



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

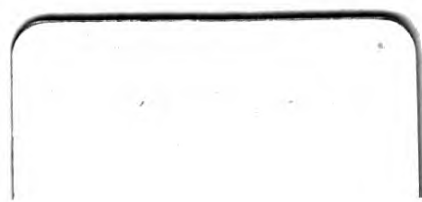


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. 10. 1875





UN DE PLUS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES ;

PAR

MM. PAUL DE KOCK ET DUPEUTY,

TIRÉE DU *COCU*,

Roman de M. Paul de Kock.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,
LE 10 AOUT 1832.

PRIX : 2 FR. 50 C.



A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPR.-LIB.,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 bis, MAISON DU NOTAIRE ;

CHEZ MARCHAND, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—
1832.

Val. Fr. III. B. 3756

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

HENRY BLÉMONT, jeune Avocat	MM. LAFONT.
FERDINAND BÉLAN, son ami.	ARNAL.
M^r ROQUENCOURT.....	LEPEINTRE.
PÉTERMANN, Allemand et tail- leur.....	ARMAND.
ST.-EDMOND, petit-maître.....	BALLARD.
SIR JOHN, Anglais.....	EMILIEN.
EUGENIE, épouse de Blémont..	M^{mes} THÉNARD.
CAROLINE, nièce de M^r Roquen- court.....	BROHAN.
LUCILE, modiste.....	A. BEAUCHÊNE.
JEANNETTE, servante d'Eugénie.	GEORGINA.
M^{me} LEDOUX, hôtesse.....	LACASE.



Le 1^{er} et le 2^e actes se passent à Paris ; le 3^e au Mont-d'Or.

UN DE PLUS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(On est chez Blémont. On voit un salon, porte au fond; portes latérales.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRY, EUGÉNIE.

(*At lever du rideau Eugénie est assise devant un piano, Henry devant une table sur laquelle est un pupitre; il lessine.*)

HENRY.

Encore quelques heures de travail, ma chère Eugénie, et ton portrait sera fini.

EUGÉNIE.

Sera-t-il bien ressemblant ?

HENRY.

Tu verras... Mais continue à étudier cette walse que j'aime tant... cela ne m'empêchera pas de dessiner. (*Il continue à dessiner.*)

EUGÉNIE.

Tu sais, mon ami, que tu me l'as promis pour aujourd'hui ?

HENRY.

Oui, ma bonne amie, car c'est le second anniversaire de notre mariage... et depuis ce temps rien n'a troublé notre bonheur.

EUGÉNIE.

Il durera toujours, n'est-ce pas ?

HENRY.

Je te jure que je ne changerai jamais.

(4)

EUGÉNIE.

Ah ! monsieur, il faut encore me jurer que vous n'aurez pas de secrets pour moi.

HENRI.

Des secrets ! et pourquoi ? Ne t'ai-je pas épousée parce que je t'adorais ? Par toi j'ai connu le véritable amour... Certes, je ne me fais pas meilleur que je ne suis... Avant de connaître le sentiment si pur et si doux que tu m'as inspiré, j'ai eu des aventures, j'ai fait des folies...

EUGÉNIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence, silence, monsieur... je ne veux plus que vous me contiez vos aventures de garçon... cela me contraire... cela me fait mal...

HENRY, *avec douceur.*

Que tu es folle !... Est-ce que je te connaissais alors ?..

EUGÉNIE, *avec tendresse.*

C'est égal, je ne puis supporter l'idée que tu en as aimé d'autres que moi...

HENRI.

Aimé... non, ce n'était pas de l'amour. Eugénie, j'ai cru m'apercevoir que tu étais jalouse ?

EUGÉNIE.

Non, mon ami, je ne suis point jalouse, mais je veux que tu n'aimes que moi, que tu ne penses qu'à moi. Sice logement me plaît, c'est que tu l'occupais étant garçon... Quand tu n'es pas là, tout ici me parle de toi... Est-ce donc un crime d'être triste, inquiète pendant ton absence, et si heureuse à ton retour ? Ah ! messieurs, vous ne savez pas aimer comme nous !

HENRI.

Eugénie, tu ne le crois pas... Allons, viens redire ce morceau que j'aime tant, parce que les paroles peignent bien ce que nous éprouvons.

AIR : *Non, je ne valse pas.*

EUGÉNIE.

ENSEMBLE.

Je t'aime pour toujours,
Crois-en ta douce amie,
Ne crains pas qu'elle oublie,
Ses sermens, ses amours.

HENRY.

Oui, j'aime pour toujours,
Et c'est ma douce amie,
Ne crains pas que j'oublie
Mes sermens, mes amours.

ENSEMBLE.

Ne perdons pas un seul beau jour,
Pour le troubler, hélas! il ne faut qu'un nuage.

Le bonheur à notre âge,
Fuit si vite et souvent sans retour.

Point d'ennuis, de tourmens,
Jamais de jalousie;
Profitons de la vie,

Elle est belle au printems.

Chaque jour je le renouvelle
Ce serment qui comble mes vœux;

Car te jurer d'être fidèle,
C'est faire serment d'être heureux.

Je t'aime pour toujours, etc.

Oui, prouvons qu'au sein de la ville

On peut trouver, même à Paris,
Ce bonheur modeste et tranquille,

Qui de l'amour double le prix.

Oui, j'aime pour toujours, etc.

ENSEMBLE.

(Après le morceau on entend un grand bruit de vitres cassées.)

EUGÉNIE.

Ah mon Dieu! qu'est-ce que cela?...

HENRY, riant.

Rassure-toi, c'est Pétermann qui rentre chez lui.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce que c'est que ce Pétermann?

HENRY.

Un voisin qui était en voyage lorsque nous nous sommes mariés, un pauvre garçon tailleur qui loge dans les mansardes.

EUGÉNIE.

Et pourquoi lorsqu'il rentre chez lui entend-on ce bruit de vitres cassées?

HENRY.

C'est que M. Pétermann a l'habitude de se griser, et

perd presque toujours sa clé avec sa raison ; alors ne pouvant ouvrir sa porte , il prend tout simplement le chemin de la gouttière , casse un carreau , lève l'espagnolette et rentre tranquillement chez lui par la fenêtre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNETTE.

(Pendant la fin de cette scène, Jeannette est entrée ranger quelques meubles.)

EUGÉNIE.

Mais il se tuera quelque jour...

JEANNETTE.

Ah ! c'est ce que je dis aussi, moi ; cet homme-là me fait une peur horrible quand je le vois marcher sur les plombs comme un chat.

HENRY.

L'heure se passe, il faut que je sorte...

EUGÉNIE.

Pourquoi donc ?

HENRY.

J'ai deux rendez-vous d'affaires... plusieurs personnes à voir... Depuis que je suis marié, j'ai bien négligé ma profession d'avocat.

EUGÉNIE.

Nous avons assez de fortune pour être heureux... A quoi bon t'occuper d'affaires ?

HENRY.

Ma bonne amie... nous avons une fille... bien jeune encore... mais il faut songer à l'avenir... Adieu, je me dépêcherai.

EUGÉNIE.

Que je m'ennuie quand tu n'es pas là !... *(Ils reprennent ensemble le final du morceau précédent :*

Oui, j'aime pour toujours ; etc.

puis Henry embrasse sa femme et sort. Jeannette quitte aussi le salon.)

(7)

SCÈNE III.

EUGÉNIE *seule.*

Je voudrais qu'il fût toujours près de moi... Dès qu'il s'éloigne, je crains qu'il ne rencontre une de ces femmes qu'il connaissait autrefois... qu'il ne lui parle... S'il en aimait d'autres... s'il me trompait?... Oh! non! non! Cette pensée est horrible; Henry n'aime que moi.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *au fond.*

Quand je vous dis que monsieur est sorti.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce donc, Jeannette?

JEANNETTE.

Madame, c'est c't'Allemand qui rentre par la fenêtre, à qui je refuse la porte.

EUGÉNIE.

Ah! M. Pétermann?

JEANNETTE.

Oui, madame...

EUGÉNIE.

Que peut-il avoir à dire à mon mari?... Est-ce qu'il est gris maintenant?

JEANNETTE.

Non, madame, il n'a plus qu'un petit reste... et je vous assure que, sauf son petit défaut... c'est un bien honnête garçon pour un tailleur.

EUGÉNIE.

Fais-le entrer alors; je veux savoir ce que cet homme vient faire ici?

JEANNETTE, *au fond.*

Entrez, monsieur Pétermann.

SCÈNE V.

LES MÊMES , PÉTERMANN.

PÉTERMANN, *il n'est qu'un peu gris.*

Merci, merci, mamzelle Jeannette... bien reconnaissant... mamzelle Jeannette. Tiens! mais je ne vois pas trop le bourgeois.

EUGÉNIE.

Jeannette, laissez-nous...

JEANNETTE, *à part en sortant.*

C'est vraiment dommage que cet homme-là se grise...

EUGÉNIE.

M. Blémont est sorti... mais je suis sa femme; dites-moi ce que vous lui vouliez, ce sera la même chose.

PÉTERMANN.

Ah! je vous fais excuse, mais ce ne sera pas du tout la même chose, parce que madame n'est pas monsieur, et que je ne peux pas prendre mesure à madame pour lui faire un pantalon.

EUGÉNIE.

Comment!... est-ce que vous êtes le tailleur de mon mari maintenant?

PÉTERMANN.

Probablement qu'il veut essayer de mes talents... J'ai déjà retourné deux vestes au portier... et j'ai fait à son petit un pantalon neuf avec le vieil habit de son père... et je dis que c'était d'un bon style.

EUGÉNIE.

J'ai peine à croire que mon mari veuille vous employer.

PÉTERMANN.

Permettez, madame, je vas vous dire... Il y a de ça huit jours, j'allumais mon rat chez la portière pour monter à mon domicile... M. Blémont vient à passer, mon air le frappe, vu que j'avais la figure à jeûn, n'ayant ni déjeûné, ni dîné... Eh bien! Pétermann, qu'il me dit, ça ne va donc pas? — Faites excuse, que j'réponds, ça va, mais ça va mal... pas d'ouvrage... pas un bouton à cou-

dre. Là dessus il met la main au gousset ; mais un instant que j'lui dis , pour qui me prenez-vous , voisin , je ne suis pas un mendiant... — Vous ne comprenez pas , ajoute ce brave M. Blémont , c'est de l'argent que je vous avance sur l'ouvrage que vous me ferez... Oh ! alors , entendu... j'accepte ; j'ai donc reçu de lui quarante francs ; j'ai mis huit jours à les boire , et à c't'heure je viens chercher les étoffes que votre époux doit me donner... voilà l'historique.

EUGÉNIE, *à part.*

D'où peut naître l'intérêt que Henri porte à cet homme ?

PÉTERMANN.

Si madame a les étoffes , alors je vas tailler.

EUGÉNIE.

Non , non... mais dites-moi , monsieur Pétermann , y a-t-il long-tems que vous logez dans cette maison ?

PÉTERMANN.

Mais oui , madame... ça m'est commode , parce que j'ai un plomb devant ma fenêtre... et quand j'ai oublié ma clé...

EUGÉNIE, *l'interrompant.*

Vous avez connu M. Blémont avant que nous ne fussions mariés ?

PÉTERMANN.

Ah ! madame veut dire... quand il était garçon... Ah pardieu!... je crois ben... alors... je le voyais bien plus souvent... parce que , au lieu d'être toujours ici , chez lui... au second... il montait au cinquième... chez ma voisine... où il passait très-souvent la soirée.

EUGÉNIE.

Comment... que dites-vous... chez quelle voisine allait M. Blémont ?

PÉTERMANN.

Eh parbleu!... chez c'te jolie petite aux yeux bleus et blancs avec un peu de noir dans le milieu , mamzelle Jenny... Est ce que madame n'a pas connu notre petite voisine ?

EUGÉNIE.

Non... non... voilà la première fois que j'en entends parler... et que faisait cette Jenny ?

PÉTERMANN.

Mais, dam!.. pas grand'chose.. elle brodait... elle festonnait des chiffons.

EUGÉNIE, *à part.*

Une brodeuse qui logeait sous les toits... et il allait passer les soirées chez elle!..

PÉTERMANN.

C'est égal, si madame avait les étoffes à me donner... je taillerais dedans... .

EUGÉNIE.

Et vous dites que cette Jenny est jolie ?

PÉTERMANN.

La petite voisine... Ah! jolie... comme des boutons jaunes sur un habit bleu.

EUGÉNIE.

Et jeune ?

PÉTERMANN.

Seize ans au plus.

EUGÉNIE.

Elle ne loge plus dans cette maison ?

PÉTERMANN.

Je ne crois pas, madame; mais M. Blémont doit savoir ça mieux que moi qui me suis absenté.

EUGÉNIE.

Oui... oh! sans doute, il sait où elle demeure maintenant.

JEANNETTE, *annonçant.*

M. Bélan demande à voir madame.

EUGÉNIE.

C'est bien, faites entrer... Monsieur Pétermann, laissez-nous.

PÉTERMANN.

Mais, madame, j'ai reçu quarante francs, il faut que je fasse des façons pour ça.

JEANNETTE, *bas à Pétermann.*

Venez à ma cuisine, vous y attendrez un brin monsieur.

PÉTERMANN.

Accepté, mamzelle Jeannette... je n'ai jamais reculé devant le feu... de la cuisine. (*Jeannette sort.*)

EUGÉNIE.

AIR : *Est-il supplice égal.*

On vous avertira,
(*A elle-même.*) Quel supplice déjà
J'éprouve en son absence.
(*Elle met la main sur son cœur.*)

PÉTERMANN.

Pas d'ouvrage, c'est ça ;
Maint'nant on m'y r'prendra
A m' faire payer d'avance.
Pour un tailleur qui sans fair' d'embarras,
Peut s'dir' des plus ingambes,
C'est dur tout d' même de se croiser les bras,
Au lieu d' croiser les jambes.

ENSEMBLE.

EUGÉNIE.

Quel supplice déjà,
Grand Dieu ! j'éprouve là !
Il l'aime encor, je pense,
Et moi qu'il épousa,
Il ne me restera
Que son indifférence.

PÉTERMANN.

Ça suffit, on s'en va,
Puisqu'on m'avertira,
Je tir' ma révérence.
(*A part.*) Pas d'ouvrage, c'est ça ;
Maint'nant on m'y r'prendra
A m' fair' payer d'avance.
(*Pétermann sort.*)

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, PUIS BÉLAN.

EUGÉNIE, *seule.*

Une intrigue... et c'était dans cette maison... ah ! il ne m'avait jamais parlé de cette femme !..

BÉLANT, *en dehors, on l'entend chanter.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi,
Qui suis son époux,
Est-il un destin
Un destin plus doux.

(*Il entre.*) Salut et considération à l'épouse de mon

ami... toujours fraîche comme la rose... parole d'honneur... vous êtes une rose.

EUGÉNIE.

Bonjour, monsieur Bélan, vous désiriez parler à mon mari peut-être ?

BÉLAN.

Oh! à vous, à lui, à tout le monde... pourvu que je parle ça suffit... mais il faut absolument que je parle... que j'épanche ma joie... mon bonheur... que je dise enfin que je vais me marier...

EUGÉNIE.

Vous allez vous marier ?

BÉLAN.

Oui, belle dame, et d'honneur j'en suis comme un fou... je suis tenté d'arrêter toutes les personnes qui passent dans la rue et de leur apprendre ça... tenez tout à l'heure... un particulier très-bien mis... un bon bourgeois... avec une canne à la main, m'accoste au coin du boulevard, et me demande le chemin du quai des Lunettes... moi, je lui réponds tout de suite... sans hésiter : mon brave homme, je vais me marier, et je cours encore ; c'est très-original.

EUGÉNIE, *distracte.*

Je vois en effet que cela vous rend très-heureux.

BÉLAN.

Mon Dieu oui ! d'abord j'ai presque toujours fait comme Blémont, il y a sympathie entre nous. Avant qu'il ne fût votre époux nous avons fait des folies ensemble... en avons-nous fait de ces folies... c'est au point qu'on ne nous appelait que les séducteurs, les invincibles... Là, de bonne foi !... nous étions des monstres... mais des monstres bien aimables.

EUGÉNIE, *à part.*

J'apprends de belles choses aujourd'hui.

BÉLAN.

Je vais encore suivre l'exemple de Blémont : Adieu la vie de garçon !... j'en ai assez... et puis toujours l'existence en péril, c'est fatigant... obligé de sauter par la fe-

nêtre d'un entresol ; une autrefois de passer la nuit sur un balcon , où j'ai gagné un rhume qui m'a coûté dix rouleaux de sirop de guimauve ; et , dernièrement , pour n'être pas surpris par un mari , forcé de me cacher dans un coffre où j'étouffais , j'y suis resté une heure . . . Quand on m'a retiré j'étais pourpre , je n'avais plus de souffle.

EUGÉNIE.

Et Henri a fait aussi de ces choses-là ?

BÉLAN.

Oh ! il en a fait bien d'autres !

EUGÉNIE.

Et qui donc épousez-vous ?

BÉLAN.

Une demoiselle qui demeure rue de la Roquette. Vous l'avez peut-être vue chez Giraud . . . Mademoiselle Armide de Beausire ?

EUGÉNIE.

Je ne m'en souviens pas.

BÉLAN.

Ah ! une bien belle personne . . . figure longue , nez aquilin , j'aime beaucoup les nez aquilins . . . des yeux . . . énormes ! extraordinaires ! et des talens . . . pyramidaux ! musicienne jusque dans la racine des cheveux . . . elle donne le *la* de poitrine.

AIR : *Tyrolienne* d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

Mon Armide , je vous l'assure ,
De la fauvette a la voix pure ,
Ell' n' va pas toujours en mesure ;
Mais qu'importe , ça ne fait rien
En chantant de l'italien
La , la , la , oh ! la , la , la , etc.
Attaquant le dièse ou le bémol ,
La , la , la , la ,
Moi , je me croyais dans le Tyrol ,
Do , si , do , mi , re , si , sol ,
Armide est un rossignol.
La , la , la , etc.

2^e COUPLET.

Un soir ell' pincait d' la guitare,
Avec un talent vraiment rare !
Je la fixe... mon œil s'égaré...
Ell' faisait ce doux roucoulement,
Comme madame Malibran...
 La, la, la, oh ! la, la, la.
Moi, j' pars... je l'accompagne au vol.
 La, la, ola, la, la...
Quand elle est au la, j' suis au sol...
 Do, si, do, mi, ré, si, sol.
J'avais l'air d'un rossignol.
 La, la, la, la, etc.

EUGÉNIE.

Et vous êtes certain de lui plaire ?

BÉLAN.

Il ne m'est plus permis d'en douter. Tenez, jugez - en vous - même : dernièrement, chez sa mère, on jouait aux jeux innocens, on donnait des gages... et moi je suis très - expiègle aux gages... on tire une bourse en perles, vous savez, de ces jolies bourses qui se cassent tout de suite ? c'était à M^{elle} de Beausire..... Je lui ordonne une confidence... c'est moi qu'elle choisit pour faire sa confidence... elle s'approche en rougissant et me dit à l'oreille... bien bas : *Je ne sais que vous dire*. J'étais dans l'enchantement.

EUGÉNIE.

C'était bien fait pour cela.

BÉLAN.

Oui, car *je ne sais que vous dire*, signifiait : Je crains de vous en dire trop... Mais j'entends le cher mari !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRY.

HENRY.

Bonjour, Bélan.

BÉLAN.

Bonjour, mon ami ; je vais me marier.

(15)

HENRY.

J'espère que je n'ai pas été long - tems, n'est-ce pas, Eugénie ?

EUGÉNIE, *d'un ton sec.*

Je n'y ai pas fait attention, monsieur.

HENRY, *à part.*

Eh bien ! qu'a-t-elle donc ?...

BÉLAN, *à part.*

Ah ça ! est-ce qu'il ne m'a pas entendu... (*Haut.*) Mon ami, je vais me marier.

HENRY.

Ah ! tu vas te marier... Eh bien ! mon ami, je t'en fais mon compliment.

BÉLAN.

Allons donc... complimente moi... Je suis un bien heureux mortel, va... Et en attendant que je sois dans mon ménage, j'ai dit : Je vais aller voir Blémont et sa femme, ce sont deux tourtereaux, ça me donnera une idée du bonheur conjugal... et puis en même tems je te demanderai quelque chose...

HENRY.

Tous ce que tu voudras, mon ami... (*A Eugénie.*) Il ne m'est venu personne ?

EUGÉNIE.

Pardonnez-moi... M. Petermann... votre ancien voisin, est venu pour vous voir...

HENRY.

Pétermann !... ah ! oui, je sais.

BÉLAN.

Qu'est-ce que c'est que ça, Pétermann ?... un nègre ?... C'est un nom exotique.

EUGÉNIE.

C'est un homme que monsieur protège... un ivrogne... Ah ! il faut avouer qu'il y a dans cette maison un choix de locataires... aussi j'espère bien que nous n'y resterons pas long-tems...

(16)

HENRI.

Comment! . . . que dis-tu, Eugénie, tu voudrais changer de logement . . . et ce matin encore tu te plaisais ici . . .

EUGÉNIE.

Ce matin je ne savais pas tout ce qui s'est passé dans cette maison ; à présent elle m'est odieuse . . . et je veux la quitter . . .

HENRY, à part.

Que signifie? . . .

BÉLAN.

Mon ami, c'est sur les plaisirs de l'hymen que je veux que tu me composes quelque chose . . . une élégie?

HENRI.

Je suis à toi. (*A Eugénie.*) Mais, Eugénie, je ne comprends pas ce caprice.

EUGÉNIE.

Vous ne comprenez pas! . . . Cherchez bien, monsieur, et vous verrez que je dois avoir des motifs pour ne point aimer la maison qu'habitait M^{elle} Jenny.

HENRI.

Jenny! . . . comment?

EUGÉNIE.

Oui . . . cette jolie brodeuse . . . chez qui vous alliez passer vos soirées . . . ah! vous me comprenez maintenant . . . (*Elle lui lance un regard courroucé et sort.*)

SCÈNE VIII.

HENRY, BÉLAN.

BÉLAN.

Écoute bien . . . ce sont des vers, des petits vers . . . sur les douceurs de l'hyménée . . . pour offrir à Armide . . .

HENRY, à part.

Qui donc a pu parler de Jenny à ma femme?

BÉLAN.

Et puis, vois-tu, ma belle-mère aime beaucoup les petits vers . . . ça la flatte . . . moi, je ne sais faire que les

grands... les alexandrins... ça serait trop sévère pour le sujet...

HENRY, *à part.*

Après tout, ce ne peut être qu'un mouvement d'humeur dont je la ferai aisément revenir.

BÉLAN.

Ha ça !... est-ce que tu fais déjà ce que je te demande ?

HENRY.

Non, non, mais sois tranquille... je te donnerai cela... ce pauvre Bélan... tu vas donc faire comme moi, te marier ?

BÉLAN.

Justement... j'entre dans la confrérie... Dis donc, nous qui nous en moquions tant... hein... ah ! ah ! leur avons-nous joué des tours à ces pauvres maris... nous étions indignes... et avec les grisettes... par exemple, avec les grisettes, nous gardions le décorum, nous ne nous faisons connaître que par nos noms de baptême ; toi, on ne t'appelait que Henry, et moi Ferdinand.

HENRY.

Chut... il faut oublier cela... c'est sans doute Giraud qui a fait ton mariage ?

BÉLAN.

C'est bien chez lui que j'ai vu Armide pour la première fois... Armide de Beausire, mais c'est égal, les Giraud ne seront pas de ma noce, ma belle-mère trouve qu'ils ont trop mauvais ton... Giraud amène toujours avec lui ses quatre enfans qui mettent du dessert dans leurs poches... et sa femme donc, dernièrement elle avait bourré son sac de friandises... c'était comme un ballon... si donc... est-ce que je veux inviter des accapareurs !

JEANNETTE, *entrant.*

Monsieur, voilà une lettre qu'on vient d'apporter pour vous... et puis M. Pétermann est encore à ma cuisine, où il attend les étoffes pour tailler...

HENRY, *prenant la lettre.*

Oh ! c'est bien... dis-lui qu'il revienne, je n'ai pas le tems aujourd'hui.

BÉLAN.

Mon ami, je te laisse, j'ai encore à voir cinq ou six con-

Un de plus.

naissances qui ne savent pas l'heureuse nouvelle . . . Adieu ,
songe à ma poésie , moi , je suis tout aux amours. (*A Jean-*
nette qui sort.) Jeannette , je vais me marier. (*Il sort en re-*
prenant son refrain : C'est moi , c'est moi , etc.)

SCÈNE X

HENRY , *seul.*

Voyons qui m'écrit . . . (*Il ouvre.*) Firmin . . . l'amant de
Jenny ! . . . ces chers amis . . . Ah ! depuis mon mariage ,
je les ai bien négligés ! Lisons : « Vous oubliez ceux qui
vous aiment , mais nous vous pardonnons , parce que nous
savons que vous êtes heureux ; cependant on voudrait vous
consulter sur une affaire de succession . . . si vous pouvez
nous donner un moment , vous nous ferez grand plaisir.

FIRMIN. »

Oui , certes , j'irai ce soir même ; je me reproche de les
avoir ainsi oubliés . . . (*Il met la lettre dans sa poche . . . Eu-*
génie entre dans le salon.)

SCÈNE X.

EUGÉNIE , HENRY.

EUGÉNIE , *au fond.*

Il a reçu une lettre . . .

HENRY.

Ah ! te voilà , ma chère amie ; eh bien , ton humeur est-
elle passée ?

EUGÉNIE.

Moi . . . je n'avais pas d'humeur ! j'ai seulement pu trou-
ver singulier que vous ne m'ayiez jamais parlé de cette petite
voisine chez qui vous alliez si souvent autrefois.

HENRY.

Qui , Jenny ? j'avais été long-tems sans remarquer cette
jolie ouvrière . . . mais des malheurs qui n'étaient pas mé-
rités m'intéressèrent à son sort . . . Elle refusa les offres les
plus brillantes pour rester avec l'objet de son premier
amour . . . c'est alors que je fus à même de rendre quelques
services à elle et à Firmin . . . C'est l'origine de notre liai-

son, et je me reprocherais d'avoir négligé leur amitié, si mon excuse n'était pas dans mon amour pour toi... tu vois bien, Eugénie, que je n'ai jamais fait la cour à cette jeune fille...

EUGÉNIE.

Faire la cour... oh! je ne dis pas cela... un jeune homme de bonne compagnie ne fait pas la cour à quelqu'un qui demeure dans les mansardes. Une brodeuse! qui recevait tous les soirs des jeunes gens...

HENRY.

Elle recevait celui qu'elle aimait... Firmin, celui-là l'aime toujours, il ne l'a jamais quittée... ils demeurent ensemble à présent.

EUGÉNIE.

Ah! et sont-ils mariés?

HENRY.

Je ne leur ai point demandé cela...

EUGÉNIE.

Je vous fais compliment de cette société distinguée... et monsieur allait passer les soirées sous les toits pour le plaisir de voir M^{lle} Jenny avec M. Firmin... ah! c'est ce que je ne suis pas assez sotte pour croire.

HENRY.

Ma foi! madame, vous croirez ce que vous voudrez; mais comme je n'ai rien à me reprocher, peu m'importe. *(Il prend son chapeau.)*

EUGÉNIE.

Eh bien!... vous allez encore sortir, monsieur?

HENRY.

Oui, madame.

EUGÉNIE.

Ah! c'est sans doute la lettre que vous avez reçue qui vous oblige à me quitter?

HENRY.

Justement, madame, c'est pour cette lettre que je sors.

EUGÉNIE.

Et de qui donc est-elle cette lettre?

HENRY.

De quelqu'un que vous ne connaissez pas.

EUGÉNIE.

Montrez-la moi, monsieur ; je serais bien aise de la lire.

HENRY.

Eugénie, en aimant sa femme... je pense qu'un homme doit faire respecter sa volonté... Vous ne verrez pas cette lettre, parce que je ne veux pas céder à vos moindres soupçons.

EUGÉNIE.

Dites plutôt qu'elle me prouverait votre trahison... vos intrigues.

HENRY.

Mes intrigues... Ah ! c'est trop fort.

EUGÉNIE.

Je ne veux pas que vous sortiez, et je veux voir cette lettre.

HENRY.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Un mari sage , avant tout , doit , madame ,
Même aux dépens d'un moment de bonheur ,
Savoir garder l'estime de sa femme ,
S'il tient à conserver son cœur .
Si je vous cétais sans courage ,
Contente alors peut-être vous pourriez ,
Aujourd'hui m'aimer davantage...
Demain vous me mépriseriez.

(*Il sort.*)

EUGÉNIE, seule.

Il est parti... Où va-t-il ? chez cette Jenny, peut-être... Si je pouvais m'en assurer... Mais, oui... je puis... (*Elle appelle.*) Jeannette, Jeannette !

JEANNETTE, accourant.

Que désire madame ?

EUGÉNIE.

Suivez monsieur... mais sans qu'il s'en doute... Remarquez la maison où il entrera... et informez-vous au portier si c'est la demeure d'une M^{me} Firmin... Mais de la discrétion, Jeannette.

JEANNETTE.

Oh ! soyez tranquille, madame, je comprends ben...
(*Elle sort vivement.*)

EUGÉNIE, *seule.*

Ce que je fais est mal, peut-être... mais c'est plus fort que moi ; d'ailleurs je serai certaine si Henry ne me trompe pas, et alors, oh ! je jure bien de ne plus le tourmenter par ma jalousie.

SCÈNE XI.

EUGENIE, CAROLINE.

CAROLINE, *en dehors et entrant.*

Eh ! bien... personne dans l'antichambre... alors je m'annoncerai moi-même...

EUGÉNIE.

Quelle voix ! (*Se retournant.*) Que vois-je!... Caroline!...

CAROLINE, *courant l'embrasser.*

Ma chère Eugénie... je te revois enfin... Sais-tu qu'il y a trois ans que je ne t'avais embrassée ?

EUGÉNIE.

Ah ! je t'assure que ce tems m'a paru bien long, et que j'ai souvent pensé à celle qui, au pensionnat, était ma meilleure amie... On n'oublie jamais des instans si heureux !

CAROLINE.

Mais tu es mariée, toi ; tu es M^{me} Blémont. Oh ! que j'ai été fâchée de ne pouvoir venir à Paris pour être à ta noce. Alors je ne pouvais quitter mon oncle malade, et son ennuyeuse campagne... Enfin me voici ; tu vas me conter ton mariage, ton bonheur, me présenter à ton mari... T'aime-t-il bien?... est-il joli garçon ? Oh ! je veux tout savoir... je suis toujours la même... toujours bien folle, n'est-ce pas... Que veux-tu, je ne peux pas me changer..

EUGÉNIE.

Ah ! tu as bien raison de conserver ton heureux caractère... ta gaîté... ton indifférence.

CAROLINE.

Comment!... est-ce que le mariage te rendrait triste,



toi? Cependant tu es heureuse, j'espère?... C'est un mariage d'inclination que tu as fait?

EUGÉNIE.

Oui... oh! certainement, je suis très-heureuse... j'adore mon mari... et il m'aime bien aussi... je le crois, du moins...

CAROLINE.

Mais présente-moi donc à M. Blémont, je brûle de connaître le mari de mon Eugénie.

EUGÉNIE.

Il est sorti en ce moment; mais je pense... j'espère même... qu'il ne tardera pas à rentrer.

CAROLINE.

Ah! c'est fâcheux... car s'il tardait, je pourrais être encore long-tems sans faire sa connaissance, tu ne sais pas!... Demain au point du jour je pars pour l'Italie!

EUGÉNIE.

Pour l'Italie! Et que vas-tu faire là?

CAROLINE.

Oh! ma chère, je me fais une idée délicieuse de ce voyage... Tu le sais; je suis orpheline, riche; je n'ai plus pour parent et pour guide que M. de Roquencourt, mon oncle, qui est bien le meilleur des hommes... Il fait toutes mes volontés, et moi, en revanche, je le laisse tout à son aise me parler comédie... Rappelle-toi qu'au pensionnat j'eus toujours un grand amour pour les arts, la peinture, la musique, la poésie... tout cela me transportait... J'aurais voulu réunir tous les talents... j'ai bien vu que c'était une chimère, mais je n'en suis pas moins restée admiratrice de ceux qui les possèdent; et je veux voir l'Italie, parce que c'est la terre classique des beaux-arts, et que j'ai lu *Corinne*.

EUGÉNIE.

Au lieu de voyager sans cesse, tu ferais bien mieux de te marier, et de te fixer près de moi.

CAROLINE.

Me marier... oh! je t'avoue que je suis très-difficile, moi, Pour que j'engage ma liberté, il faut que je rencontre

un homme tendre , spirituel , galant mais galant pas
comme tous les autres , aimable sans fadeur , instruit sans
prétention , amoureux sans gaucherie ,

AIR de *Turenne*.

Enfin il faut pour que je le choisisse ,
Que son esprit se lise sur ses traits ;
Qu'il me passe chaque caprice ,
Et surtout qu'il n'en ait jamais.
Quoique mari qu'il soit dans son ménage.
Toujours amant...

EUGÉNIE.

Ma chère , dans Paris ,
Tu chercheras long-tems de tels maris.

CAROLINE.

C'est pour cela que je voyage.

Mais ton mari ne rentre pas . . . c'est désolant. J'ai donné
rendez-vous , chez toi , à mon oncle , il doit venir m'y cher-
cher .

EUGÉNIE.

Ne pourrais-tu retarder ton départ ?

CAROLINE.

Impossible . . . c'est une occasion ; nous partons avec une
Anglaise dont nous partageons la berline : ma bonne Eu-
génie , je ne sais , tu ne me parais pas aussi contente , aussi
gaie que je l'espérais . Tu n'as pas de chagrins dans ton
ménage , n'est-ce pas ?

EUGÉNIE.

Non , non . . . oh ! seulement quelquefois . . . de légères
contrariétés . . . comme à présent , de ce que mon mari ne
rentre pas . . . Ah ! mais . . . attends . . . j'entends . . . oui , je
vais savoir (*Bas à Jeannette qui rentre*). Eh bien !
Jeannette ?

JEANNETTE, *bas à Eugénie*.

C'est comme madame avait deviné , monsieur est chez
madame Firmin.

EUGÉNIE.

Il est chez elle ?

JEANNETTE.

Oui , madame.

(24)

EUGÉNIE.

Il suffit. (*Jeannette sort.*)

CAROLINE.

Qu'as-tu donc , Eugénie , tu parais bien agitée ?

EUGÉNIE.

Mais , non . . . je n'ai rien . . . (*A part*). Il est chez elle . . . et ce Firmin est absent peut-être . . . Comment le savoir . . .

ROQUENCOURT , *en dehors.*

Vous dites que c'est par ici . . . fort bien . oh ! je sais trouver , je trouverai

CAROLINE.

Ah ! voilà mon oncle ! . .

SCÈNE XII.

EUGÉNIE , CAROLINE , M. ROQUENCOURT.

ROQUENCOURT.

Justement voici Caroline . . . Je savais bien que je trouverais . . . *Nourri dans le sérail , j'en connais les détours.* Madame , j'ai bien l'honneur . . .

CAROLINE.

Voilà ma bonne amie . . . madame Blémont maintenant . . . Eugénie , je te présente mon oncle.

EUGÉNIE.

Monsieur . . . je suis bien charmée . . . (*A part.*) Si je pouvais m'assurer . . . Jeannette me dira l'adresse . . .

ROQUENCOURT.

Je ne suis pas venu aussi vite que je l'aurais voulu , parce que j'ai rencontré un ancien ami . . . un camarade . . . avec lequel , il y a trente ans , j'ai joué *les Plaideurs* . . . Je faisais Petit-Jean . . . *Tel qui rit vendredi* . . .

CAROLINE.

Ah ! mon oncle , allez-vous déjà nous parler théâtre !

EUGÉNIE , *à part.*

Non , je ne puis résister à ce que j'éprouve . . . Voilà mon chapeau , mon schall , dépêchons.

ROQUENCOURT.

Écoute-donc, ma chère amie, si tu avais comme moi été à même de recevoir des avis de Molé et de M. Doyen ?

CAROLINE, à Eugénie.

Eh bien ! est-ce que tu vas sortir ?

EUGÉNIE.

Oui... pour quelques minutes... Pardonne-moi, ma bonne amie... Monsieur... daignez m'excuser si je vous quitte... mais un motif bien important... je ne puis... Oh ! je ne serai qu'un instant. (*Elle sort vivement.*)

CAROLINE, regardant son oncle.

Voilà qui est singulier !

ROQUENCOURT.

Mais en effet... je trouve ceci assez drôle. Comment ! ton amie s'en va au moment où j'arrive ? Sais-tu bien que cette sortie-là me rappelle celle de *la Femme jalouse* ? *Adieu, traître !* C'est absolument la même chose... seulement elle ne m'a pas pincé.

CAROLINE.

Je ne sais ce que cela vous rappelle, mais moi, cela m'inquiète, et beaucoup... Je suis bien loin d'en vouloir à Eugénie... mais je crains qu'elle ne soit pas aussi heureuse dans son ménage que je l'avais entendu dire...

ROQUENCOURT.

As-tu vu son mari ?

CAROLINE.

Non, il est absent... et je crois bien que c'est son absence qui chagrina sa femme... Ah ! ces hommes !... Et vous voulez que je me marie, mon oncle ; non, vraiment, je ne ferai pas cette folie-là... Ma pauvre Eugénie, si elle était malheureuse !... Je ne connais pas ce M. Blémont, mais je crois que je le déteste déjà...

ROQUENCOURT.

Allons, allons, point de jugement précipité. Au reste, ma chère nièce, je pense que ce n'est pas ce soir que nous ferons connaissance avec le mari de ton amie... le tems nous presse, nous avons encore mille emplettes à faire et nous partons de grand matin...

CAROLINE.

Vous avez raison, mon oncle; puisque Eugénie nous laisse... je ne sais pas pourquoi nous resterions... (*A Jeannette qui entre.*) Votre maîtresse ne revient pas, nous partons. Dites - lui bien que je regrette beaucoup de ne l'avoir pas revue... et que... Mais je lui écrirai, cela vaudra mieux.

CAROLINE, ROQUENCOURT.

AIR *Du Siège de Corinthe.*

Il faut partir, le tems nous presse;
A regret nous quittons ces lieux.
Mais pour nous à votre maîtresse,
Ma chère, faites nos adieux.

CAROLINE, *à part.*

Je crains bien que mon Eugénie,
Par son mari n'éprouve des tourmens.

ROQUENCOURT.

Je ne sais plus dans quelle comédie
Les époux sont toujours absens.

ENSEMBLE.

Il faut partir, le tems nous presse, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

JEANNETTE, *seule.*

Ils ne veulent pas attendre... Dam! au fait... monsieur qui n'y est pas... madame qui court après lui... C'est pas que s'ils avaient voulu je leur aurais ben tenu compagnie. J'ai renvoyé la mienne, M. Pétermann... qui voulait à toute force rester dans ma cuisine... Ah! si c't'homme-là n'se grisait pas!... Mais voilà monsieur.

SCÈNE XIV.

HENRY, JEANNETTE.

HENRY, *à lui-même.*

Ernest était sorti... je n'ai trouvé que Jenny... toujours bonne, toujours adorant Firmin... Oh! il l'épousera, j'en suis certain... (*A Jeannette.*) Où est ma femme?

JEANNETTE.

Madame est sortie presque en même tems que monsieur.

HENRY.

Ah ! elle est sortie . . . C'est bien , Jeannette . . . laissez-moi . . .

JEANNETTE, *à part.*

Oh ! s'il savait qu'on l'a suivi !

SCÈNE XV.

HENRY, *seul*, puis EUGÉNIE.

HENRY.

J'ai quitté Eugénie bien brusquement ; elle m'en veut encore sans doute. Je ne puis pourtant pas rester toujours fâché avec elle. Mais ses soupçons sont si injustes. N'importe , elle est assez punie ; je lui montrerai la lettre de Firmin , elle verra bien qu'elle avait tort . . . (*Eugénie entre par le fond , elle est pâle et agitée , elle ôte son chapeau et son schall. — Il aperçoit Eugénie.*) Ah ! vous voilà , Eugénie . . . Mon Dieu ! comme vous êtes pâle , qu'avez-vous donc . . . (*Il veut lui prendre la main , elle la retire vivement.*) Toujours fâchée . . . Allons , je veux bien vous montrer cette lettre , elle est de Firmin . . . Il désirait me parler pour affaires.

EUGÉNIE.

Et c'est de chez lui que vous venez ?

HENRY.

Sans doute.

EUGÉNIE.

Et vous l'avez trouvé , monsieur Firmin ?

HENRY, *à part.*

Si elle savait que Jenny était seule , elle se tourmenterait encore. (*Haut.*) Oui . . . j'ai vu Firmin , et je lui ai donné mes conseils.

EUGÉNIE.

J'ai donc enfin des preuves de votre fausseté ! . . . Je savais que vous étiez chez cette femme . . . Vous êtes resté près d'une heure seul avec elle ; son amant n'y était pas . . . j'en suis sûre , le portier me l'a dit.

HENRY.

Quoi ! madame , vous me suivez , vous questionnez les portiers ?

EUGÉNIE.

Nieriez-vous ce que je viens de dire ?

HENRY.

Eh bien ! oui , madame , Jenny était seule. Sans votre injuste jalousie je vous aurais dit la vérité , mais vos ridicules soupçons me forcent à tous ces mystères.

EUGÉNIE.

A merveille ! on est ridicule quand on découvre les intrigues de ces messieurs... Que cette Jenny ait un autre amant , que M. Firmin vous engage à aller les voir , c'est possible ; il y a des hommes qui sont si aveugles... mais ce n'est pas quand il y est que vous y allez...

HENRY.

Quelle patience il faut pour écouter de pareils discours...

EUGÉNIE.

Après deux ans de ménage... se conduire ainsi... Ah mon Dieu!... mon Dieu ! pauvres femmes que nous sommes ! c'est près d'une autre que mon mari tient les sermens qu'il m'avait faits..... Eh bien ! monsieur , je suivrai votre exemple... je me guérirai de mon fol amour... je changerai aussi.

HENRY , *avec force.*

Madame , je veux bien vous répéter encore que je n'ai point de maîtresse ; mais alors même que je serais coupable , ma conduite ne pourrait vous servir d'exemple. Je puis être assez fou pour avoir des intrigues , perdre ma fortune , cela ne vous déshonorerait pas ; il n'en est pas de même d'une femme , une seule faute la perd aux yeux de la société , et peut forcer le fils de son époux à partager son héritage avec les enfans de son séducteur...

EUGÉNIE.

C'est-à-dire que ces messieurs peuvent faire tout ce qu'ils veulent , et que leurs femmes n'ont qu'à passer leur vie à pleurer... Non , monsieur , non , c'est une loi trop injuste pour que nous nous y soumettions. (*Avec plus de douceur.*)

Henry, promettez-moi, jurez-moi que vous n'irez plus chez cette Jenny? (*Il fait nuit, Jeannette apporte des bougies, les pose sur un meuble et sort.*)

HENRY.

Je suis désolé de vous refuser, Eugénie, mais j'irai où cela me plaira.

EUGÉNIE.

Ainsi vous préférez l'amitié de ces gens-là à mon repos, à ma tranquillité.

HENRY.

Votre repos ne doit point être troublé des visites que je rends à Ernest.

EUGÉNIE, *avec colère.*

Et vous osez dire que vous m'aimez!...

FINAL DE M. DOCHE.

EUGÉNIE.

Pour un tel abandon,
Ah! jamais de pardon!
Vous osez m'outrager!
Je saurai me venger!

(*A part.*) Puissé-je un jour lui faire aussi connaître!
Les tourmens qu'il me fait souffrir!

HENRY, *à part.*

Il faut montrer qu'ici je suis le maître.
Pour assurer notre avenir.

EUGÉNIE, *se levant et prenant un flambeau.*

(*Parlé.*) Adieu, monsieur...

HENRY.

Adieu, madame...

ENSEMBLE.

EUGÉNIE.

Pour un tel abandon,
Ah! jamais de pardon!
Vous osez m'outrager!
Je saurai me venger!

HENRY.

D'un pareil abandon
M'accuser tout de bon!
Ah! c'est trop m'outrager!
Je devrais me venger!

(*Eugénie rentre dans sa chambre. Henry s'éloigne d'un autre côté.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un riche cabinet de travail. Un bureau, des livres; portes au fond, et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, JEANNETTE.

(Au lever du rideau Eugénie, qui semble achever de s'habiller, entre par la gauche et va se regarder dans la glace.)

EUGÉNIE.

Vous dites donc, Jeannette, que monsieur est allé à Versailles aujourd'hui ?

JEANNETTE.

Oui, madame, monsieur a dit hier, en partant de grand matin, qu'il ne reviendrait que ce soir, et peut-être que demain.

EUGÉNIE.

Deux jours absents... c'est très-bien! . . . Jeannette, mon chapeau et mon voile.

JEANNETTE, *les lui donnant.*

Voilà, madame... Madame va sans doute au bain ?

EUGÉNIE.

Oui. Ah! Jeannette, ma marchande de modes viendra peut-être pendant mon absence; vous recevrez un chapeau. *(Elle sort après avoir rabattu son voile sur ses yeux.)*

JEANNETTE, *seule.*

A c't'heure j'vas achever de tout mettre en ordre dans le cabinet de monsieur. J'ai plus de besogne ici que dans le logement que nous occupions il y a deux ans... c'est plus grand : appartement pour madame; appartement pour monsieur?... Aussi, il m'semble qu'ils ne sont plus si aimables l'un pour l'autre... Dam! de dormir seul... ça refroidit peut-être les attachemens... Après ça, je ne m'en

plains pas ! ils vont chacun de leur côté, et moi comm'ça j'ai tous mes dimanches ! La seule chose que je regrette de l'ancien logement, c'est notre voisin, M. Pétermann... il m'amusait c't'Allemand.

SCÈNE II.

HENRY, JEANNETTE.

HENRY, *rentrant et mettant son chapeau sur le bureau.*

Ah ! j'ai terminé mes courses plus tôt que je ne l'espérais.

JEANNETTE, *très-surprise.*

Tiens, c'est monsieur... Monsieur avait dit qu'il avait affaire à Versailles, et ne reviendrait que ce soir ?

HENRY.

En effet, je devais y aller... mais j'ai rencontré ici la personne que j'allais voir... Ma femme est-elle levée ?

JEANNETTE.

Oh ! oui monsieur ; il y a long-tems, madame est même sortie.

HENRY.

Sortie ! où donc est-elle allée ?

JEANNETTE.

Madame est allée aux bains de Tivoli.

HENRY.

Il me semble qu'elle y bien va souvent maintenant... laissez moi.

JEANNETTE, *à part.*

Et moi aussi je trouve que madame y va bien souvent.

SCÈNE III.

HENRY, *seul.*

Depuis toutes ces querelles suscitées par sa jalousie, Eugénie n'est plus la même avec moi... plus de scènes à la vérité, pas un mot de Jenny... mais elle est persuadée que cette jeune femme est ma maîtresse ; elle sem-

ble me fuir... Elle va sans moi au bal, en soirée... est-ce donc là ce bonheur que j'espérais... et que nous avons goûté pendant les premiers mois de mon mariage. (*Il s'assied à son bureau; Bélan entre par le fond, pâle, essoufflé et tout effaré.*)

SCÈNE IV.

HENRY, BELAN.

BÉLAN, *entrant et allant se jeter dans un fauteuil, il doit avoir la figure toute renversée.*

C'est affreux!... c'est abominable!...

HENRY.

C'est toi Bélan... eh bien! qu'as-tu donc? ta figure est toute renversée.

BÉLAN.

Eh parbleu! je crois bien que j'ai la figure bouleversée... Mon ami... tu vois un homme bien cruellement affecté...

HENRY.

Qu'est-ce enfin?

BÉLAN, *se levant et allant prendre la main à Henry.*

Mon ami... décidément... j'en suis trop convaincu... je ne puis plus me faire illusion... c'est fini... j'ai ce malheur...

HENRY.

Tu as... tu es... et quoi donc?

BÉLAN.

Il me demande quoi!...

AIR : *Et voilà tout ce que je sais. (DE LÉOCADIE.)*

Figure-toi que mon Armide,
O désespoir! ô guignon! ô rougeur!...
Par un tour atroce et perfide,
Vient de payer ma flamme et mon ardeur...
Ah! ça me donne des coups d' canif dans l' cœur.
Enfin... je suis... le mot je te l'esquive;
Mais tiens... tout bas... apprends tout et frémis...
(*Il lui parle bas à l'oreille.*)

HENRY, *riant.*

Comment! c'est là le malheur qui t'arrive?!

BÉLAN.

Oui, mon cher, voilà ce que je suis...
Le mot, par pudeur je l'esquive;
Mais voilà, voilà ce que je suis.
Oui, parol' d'honneur, parol' d'honneur, je le suis.

HENRY, *riant*.

Ah! ah! ce pauvre Bélan.

BÉLAN, *piqué*.

Je ne croyais pas qu'un homme marié rirait de ma situation.

HENRY.

Pardon, pardon... mon cher Bélan, mais c'est que tu es venu me dire cela si brusquement... j'ai cru que c'était une plaisanterie.

BÉLAN.

Non, il n'y a rien de plaisant là-dedans... ah! scélérate d'Armide... une femme si bien élevée, une femme noble, une femme qui ne voulait pas que j'ôtasse mon habit devant elle... femme indigne! va...

HENRY.

Voyons... voyons, un peu de calme d'abord, et dis-moi ce qui te fait présumer que ta femme te trompe?

BÉLAN.

Je t'ai déjà parlé d'un certain marquis... tu sais, un marquis qui a sept croix.

HENRY.

Qui te faisait l'honneur de venir chez toi?

BÉLAN.

Oui... il daignait manger ma soupe... très-souvent même... Est-ce que je pouvais présumer... perfide Armide!.. une femme qui m'a pincé, mordu, égratigné, la nuit de mes noces...

HENRY.

Enfin?

BÉLAN.

Enfin, le marquis ne sortait plus de chez nous, il faisait des duos avec ma femme, il a une belle voix de basse, et moi je me disais : c'est bien, il faut les laisser chanter. Ce-

Un de plus.

pendant, avant-hier étant rentré sans être attendu, je voulus aller chez ma femme... elle était enfermée dans son boudoir avec le marquis... Pourquoi faire? il n'y a pas de piano dans son boudoir... je me suis rappelé mes aventures de garçon... tous les maris que j'ai trompés... ça m'a donné des idées fixes... j'ai couru au boudoir, j'ai frappé comme un sourd, ma femme m'a ouvert et m'a fait une scène. Le marquis a paru choqué... je me suis cru dans mon tort... mais hier! oh! hier!...

HENRY.

Acheve donc?

BÉLAN.

Attends, attends... il faut que je me remette... ça c'est le coup de poignard... hier, je devais dîner en ville, et ma femme chez une de ses tantes... Je pars... je me rappelle en route mes aventures étant garçon avec madame Montdidier... tu sais? la Montdidier?

HENRY.

Oui, oui, après?

BÉLAN.

Elle avait dit aussi qu'elle dînait avec sa tante, madame Montdidier, et c'était moi qui étais la tante. Ah mon Dieu! je crois que ça porte malheur d'en avoir tant fait... Bref, j'ai l'idée d'épier ma femme, je reviens et je me poste dans une allée en face de notre porte... au bout de cinq minutes je vois... qui? Armide monter en fiacre... et la belle-mère n'était pas avec elle... Je suis le fiacre au grand galop, quitte à me donner une fluxion de poitrine; il mène ma femme sur les boulevards neufs... ce n'était pas du tout le chemin de chez sa tante... on s'arrête devant un traiteur renommé pour ses goujons... Armide entre, j'en fais autant; moyennant cent sous j'ordonne au garçon de me dire avec qui dîne cette dame; il me fait le portrait du marquis, et me désigne un cabinet particulier... Je cours comme un fou, je vois la clé sur la porte... j'entre comme un furieux... et je me trouve... devant qui?...

HENRY.

Devant ta femme?

BÉLAN.

Devant un voltigeur de la garde nationale, qui dînait avec une grisette du douzième arrondissement.



HENRY.

Que diable avais-tu donc fait ?

BÉLAN.

Je m'étais trompé... Alors je me mets à crier à toutes les portes où il n'y avait pas de clefs : Armide , ouvre-moi ! Bah ! elle était déjà partie et son marquis aussi , pendant que je m'excusais près du voltigeur... Je rentre donc chez moi tout penaud ; ma belle-mère m'appelle visionnaire ; ma femme s'enferme sans me répondre , et cette nuit j'ai encore rêvé de Georges-Dandin et... du *chose* imaginaire.

HENRY.

Dans ce que tu viens de me conter... il n'y a pas de preuve... ce garçon a pu se tromper... tu n'as pas vu le marquis ?

BÉLAN.

Non , ça , je n'ai point vu le marquis... c'est vrai... j'ai été en ustuberlu !... la tête n'y était plus.

HENRY.

Il faut se défier des apparences... je puis te dire cela mieux que personne.

BÉLAN , *d'un air goguenard.*

Bah ! est-ce que tu aurais aussi des soupçons sur madame ?

HENRY.

Moi... oh jamais !... c'est elle qui en a eu sur moi , et de très-mal fondés , je te jure.

BÉLAN.

Si j'avais tort , au fait... que me conseilles-tu , toi qui es avocat ?

HENRY.

Demande franchement à ta femme l'explication de sa conduite ; tout cela est peut-être fort innocent.

BÉLAN.

C'est possible que ce soit innocent... Ce cher Blémont , il me calme l'esprit. Dans le fait , parce qu'un jeune homme vient souvent chez nous , et qu'il est galant près de notre femme , ça ne prouve pas... Par exemple , toi , tu n'es pas jaloux de M. Dalville , qu'on voit toujours chez toi , et qui

donne souvent le bras à ton épouse ? C'est ma belle - mère qui en parlait l'autre jour avec ma femme.

HENRY, *qui a paru frappé des derniers mots de Bélan.*

Ah ! ces dames parlaient de moi ?

BÉLAN.

Non, elles parlaient seulement de M. Dalville. Armide le trouve très-beau garçon... On te citait ensuite ; on disait : Voilà un mari qui n'est pas jaloux, à la bonne heure ! M. Dalville est le cavalier de sa femme, il n'a pas l'air d'y faire attention... et puis ces dames riaient, parce que tu sais que quand les femmes causent elles rient souvent... Eh bien ! tu ne m'écoutes plus, à quoi penses-tu donc ?

HENRY.

Je pensais... que le monde remarque des choses... auxquelles ceux que cela intéresse le plus ne font pas attention.

BÉLAN.

Oh ! le monde voit tout... Il n'est pas myope le monde ! C'est égal, tu me conseilles la prudence... et la pénétration... Je vais être pénétrant. Je viendrai te dire ce que j'aurai découvert. Mais si j'acquerais des preuves... oh ! alors je serais terrible... je serais hideux... Adieu, mon ami... au revoir...

AIR *du vaudeville de la Revue de Paris.*

J'aurai d' la prudence,
Mais si j'apprends du nouveau,
J' t'en préviens d'avance,
J' suis un Othello.

HENRY, *à part.*

Je pense à sa flamme,
A ses vœux déçus,
Aux torts de sa femme ;
Mais je n'en ris plus.

ENSEMBLE.

BÉLAN.

J'aurai, etc.

HENRY.

Sur ton inconstance,
Tu ne sais rien de nouveau,
Ne vas pas d'avance
Etre un Othello.

(*Bélan serre la main à Henry et sort.*)

SCÈNE V.

HENRY, *seul ; il est tout pensif.*

C'est singulier, ces propos répétés par Bélan ont produit sur moi un effet... On remarque que M. Dalville est très-assidu, très-galant près de ma femme... et moi, je ne l'avais pas remarqué... Depuis près de deux ans que ce jeune homme vient chez nous... deux ans... c'est vers ce tems que commença la froideur d'Eugénie... Au fait, pourquoi donc ce monsieur Dalville s'est-il fait le cavalier de ma femme?... Maudit Bélan!... il avait bien besoin de venir me dire toutes ces sottises... Que sa femme le trompe, c'est possible, elle ne l'a jamais aimé, mais Eugénie, mon Eugénie!... ah! quelle horrible pensée!... non... la jalousie a pu aigrir son caractère... mais je suis bien sûr qu'au fond du cœur elle m'aime toujours. (*Il sonne.*) Jeannette!

SCÈNE VI.

HENRY, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur appelle?

HENRY.

Ma femme est-elle rentrée?

JEANNETTE.

Non, monsieur, pas encore.

HENRY, *à part.*

Pas encore! (*Haut.*) A-t-elle emmené sa fille avec elle?

JEANNETTE.

Non, monsieur... j'ai conduit mamzelle Henriette à la pension... où elle va les matins...

HENRY, *à part.*

En pension... un enfant de trois ans! l'éloigner de chez soi...

JEANNETTE.

C'est que mamzelle faisait trop de bruit quand madame faisait de la musique avec M. Dalville.

HENRY, *à part.*

Avec M. Dalville! Quoi! c'est pour lui qu'Eugénie a éloigné sa fille! (*Haut.*) Hier au soir je suis sorti... est-il venu du monde ici?...

JEANNETTE.

Non, monsieur, personne.

HENRY, *avec joie.*

Ah!

JEANNETTE.

Personne que M. Dalville... Mais comme il vient presque tous les jours... je n'appelle pas ça du monde.

HENRY, *à part.*

Presque tous les jours! (*Haut.*) Et ma fille est restée avec sa mère, je pense, car le soir elle ne va pas à la pension?

JEANNETTE

Ah! on a couché mamzelle de bonne heure... mais on lui a donné des gâteaux pour l'endormir.

HENRY.

Il suffit, laissez-moi.

JEANNETTE.

On dirait que ça le contrarie... (*Elle rentre à gauche.*)

SCÈNE VII.

HENRY, *seul.*

Je ne sais ce que j'éprouve... Il me semble qu'un poids énorme soit venu se placer sur ma poitrine, il m'opresse, il m'étouffe; mon Dieu que la jalousie doit être un affreux tourment... Certainement, je ne crois pas que ma femme ait manqué à ses devoirs... cependant sa conduite n'est pas exempte de blâme... J'ai eu tort aussi de la laisser aller sans moi dans le monde... Désormais je l'accompagnerai, je ne la quitterai plus.

(*Il s'assied devant son bureau et paraît réfléchir. Lucile entre par la porte du fond qui est restée ouverte. Elle tient un carton à la main.*)

SCÈNE VIII.
HENRY, LUCILE.

LUCILE.

Personne dans l'antichambre. . . . eh bien ! c'est com-
mode . . . ça doit pourtant être sur ce carré . . . Ah ! voilà un
monsieur Monsieur, excusez, c'est une dame que je
demande . . .

HENRY, *se retournant.*

Que voulez-vous, mademoiselle ?

LUCILE.

Que vois-je ? . . . c'est bien lui . . . M. Henry !

HENRY.

Lucile ! . . . (*A part.*) Ah mon Dieu ! une connaissance
d'autrefois . . . Heureusement que ma femme n'est pas là .

LUCILE.

Ah ! que je suis contente de vous revoir . . . il y a si long-
tems . . . oh ! oui, il y a bien cinq ans !

HENRY.

En effet il y a très-long-tems.

LUCILE.

Monsieur Henry, avez-vous quelquefois pensé à moi de-
puis ?

HENRY.

Mais . . .

LUCILE.

Allons, ne mentez point . . . avez-vous pensé à cette pau-
vre Lucile qui vous aimait tant ?

HENRY.

D'abord, je n'ai jamais été bien persuadé de cela, et en-
suite . . .

LUCILE.

Comment ! monsieur il me semble pourtant que je
vous ai donné assez de preuves de mon attachement ; et
quand vous me donniez rendez-vous aux Tuileries, et
que j'y allais malgré la neige, la gelée . . . Vous rappelez-
vous nos rendez-vous ?

HENRY.

Ma chère Lucile, pardon, mais je dois oublier toutes ces folies de ma jeunesse, et je suis obligé de...

LUCILE.

De me renvoyer... Eh bien! monsieur on va s'en aller... je ne savais pas que cela vous contrarierait de me revoir, moi cela me faisait grand plaisir... mais je vais vous laisser, monsieur; je vous prierai seulement de me dire où est dans cette maison le logement d'une madame... madame Blémont... c'est ça.

HENRY, *à part.*

Comment, elle ignore... Ah! oui, elle ne m'a jamais connu que sous le nom de Henry... (*Haut.*) Et que lui vouliez-vous à cette madame Blémont?

LUCILE.

Je venais lui apporter un chapeau qu'elle a commandé hier... car je suis modiste à présent... mais modiste dans le bon genre... on ne nous laisse jamais sortir... sans carton.

HENRY.

Vous êtes ici chez M^{me} Blémont.

LUCILE.

C'est ici, tiens... et je vous y trouve... il paraît que vous êtes très-lié avec cette dame... Au fait... elle est jolie... Oh! ce n'est pas seulement d'hier que je la connais.

HENRY.

Vous connaissez M^{me} Blémont?

LUCILE.

Sans jamais lui avoir parlé... Mais quand j'ai vu une fois les gens, moi, je les reconnaîtrais en mille... Entre nous... c'est une petite femme qui a des intrigues... et son pauvre mari, mais... chut... vous êtes peut-être son ami... Adieu, monsieur Henry.

HENRY, *la retenant.*

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Non, demeurez... et que de vous j'apprenne
D'où vous tenez ce propos outrageant.
Parlez, parlez!

LUCILE.

Non, ce n'est pas la peine,

HENRY.

Expliquez-vous, je le veux, sur-le-champ.

LUCILE.

Je veux... jadis à ce ton volontaire
J'obéissais, comme à vos moindres vœux ;
Mais quand alors vous me disiez je veux,
Vous n'étiez jamais en colère.

HENRY, *essayant de se contenir.*

Mais non, ma chère Lucile, je ne suis pas en colère...
mais je voudrais savoir... par curiosité seulement, ce qui
concerne cette dame... Voyons, Lucile, contez-moi cela.

LUCILE.

Écoutez : je loge dans la rue de Choiseul ; au-dessous de
ma chambre demeure un jeune homme d'un bon genre, un
joli garçon, nommé M. Dalville.

HENRY, *à part.*

Dalville!... je frémis!

LUCILE.

Comme c'est mon voisin... et qu'il m'avait parlé quel-
quefois... je pensais quelquefois à lui... Dam! monsieur
Henry... depuis que je ne vous vois plus, je m'ennuyais de
ne penser à personne.

HENRY.

Bien, bien, oh! je ne vous en fais aucun reproche, Lu-
cile; mais venez donc au fait.

LUCILE.

Eh bien! j'ai entendu qu'on frappait doucement, de très-
bonne heure, à la porte de mon voisin, j'ai guetté et j'ai vu
entrer une dame qui se faufilait bien vite... Au lieu d'al-
ler à mon magasin, j'ai eu la patience de rester dans l'al-
lée en-bas pour attendre la dame et voir sa figure... Je
l'ai bien vue... et je l'ai reconnue hier quand elle est en-
trée au magasin pour commander le chapeau que je lui
apporte, et ce matin même je l'ai vue encore entrer chez
mon voisin.

HENRY, *avec fureur.*

Ah! vous en imposez, non ce n'est point ma femme que
vous avez vue...

LUCILE.

Votre femme... Ah mon Dieu!... il se pourrait... vous seriez M. Blémont. Voilà ce que c'est que de cacher son véritable nom à ses connaissances... Oh! mais... calmez-vous, je vous en prie... Eh bien! oui, monsieur, je mentais..... j'en imposais..... Ce n'était pas votre femme... non, ce ne pouvait pas être elle que j'ai vue...

HENRY, *qui a réfléchi long-tems.*

Ce matin, dit-elle... Grand Dieu!... et Eugénie est sortie... elle me croit à Versailles... Lucile, venez... conduisez-moi sur-le-champ...

LUCILE.

Et où donc cela?

HENRY.

A votre demeure.

LUCILE.

A ma demeure... Vous me faites trembler... quel est votre dessein?...

HENRY.

Que vous importe?

LUCILE.

Mais, monsieur Henry, puisque je vous assure que tout cela n'est pas vrai...

HENRY.

Ah! je suis au supplice...

AIR de Wallace.

ENSEMBLE.

Venez, mais du mystère!
Calmez donc cet effroi;
Surtout sachez vous taire,
Tout vous en fait la loi.

LUCILE.

Quel est donc ce mystère?
Ah! je frémis d'effroi.
Mais je saurai me taire,
Tout m'en fait une loi.

(Il entraîne Lucile; Jeannette sort de la chambre à côté.)

SCÈNE IX.

JEANNETTE. *seule.*

Eh ben!... v'là monsieur qui sort avec une jeune fille... Comme il a l'air agité... Ah! c'est fini, une fois que le mari et la femme ne sont plus d'accord, la maison va comme elle peut... Eh mais! j'entends grimper l'escalier... quelqu'un entre... on aura laissé la porte ouverte.

SCÈNE X.

JEANNETTE, PÉTERMANN.

PÉTERMANN, *gaiment.*

Ah! c'est bien ici... car v'là mamzelle Jeannette...

JEANNETTE.

Comment!... c'est M. Pétermann, notre ancien voisin.

PÉTERMANN.

Lui-même, mamzelle Jeannette... Est-ce que je peux entrer?

JEANNETTE.

Certainement... je suis toute seule; monsieur et madame sont sortis.

PÉTERMANN.

Oh! ce n'est pas que je les redoute; je veux au contraire leur présenter mes respectueuses civilités... C'est surtout M. Blémont que je serais content de saluer... il y a si long-tems que je ne l'ai rencontré...

JEANNETTE.

Mais qu'êtes-vous donc devenu depuis deux ans... Voyons, contez-moi ça... Aimez-vous autant à boire... rentrez-vous toujours par la fenêtre?...

PÉTERMANN.

Dam', mamzelle, que voulez-vous, quand l'ouvrage n'allait pas, fallait ben se distraire un peu...

JEANNETTE.

Il y a d'autres distractions que la bouteille.

PÉTERMANN.

C'est juste, c'est ce que je me disais quand j'avais l'a-

vantage d'aller causer avec vous dans votre cuisine. Bref, j'ai vergeté pendant long-tems, mais v'là-t-il pas qu'il y a quinze jours il m'est tombé un petit héritage.

JEANNETTE.

Un héritage ! . . .

PÉTERMANN.

Oui, mamzelle, douze cents francs, ni pus ni moins . . . C'est pas une mine d'or, mais avec ça on peut se monter un petit établissement de gilets à 27 sous, à l'instar du Palais-Royal ; alors, mamzelle . . . j'ai pensé à vous.

JEANNETTE.

A moi, monsieur Pétermann, pour les gilets . . .

PÉTERMANN.

Non pas . . . mais pour autre chose.

AIR : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

Mamzelle, j'aime à me rappeler
Qu' j'allais causer dans vot' cuisine.
Là, vous daigniez me régaler
D'un bouillon qu'avait bea bonn' mine.
Aujourd'hui près d' vous j' suis r'venu,
Vous offrir ma fortun' nouvelle.
Avec un Allemand, mamzelle,
Un bouillon n'est jamais perdu.

JEANNETTE.

Ah ! monsieur Pétermann, je ne me décide pas si vite, moi ; et dans ce moment . . . ce que je vois ne me donne pas grand goût pour le mariage.

PÉTERMANN.

Comment ! mamzelle Jeannette, est-ce que M. Blémont ne serait plus heureux ? saperlotte ! ça m'affligerait . . . ça.

JEANNETTE.

Dam ! monsieur Pétermann, on n'est plus comme dans notre ancien logement ; on se boude et on ne se raccommode pas.

PÉTERMANN.

Ce M. Blémont, qui est si bon et si généreux . . . vingt fois il m'a aidé . . . secouru . . . Je suis un ivrogne, ça c'est

vrai... Mais pour M. Blémont... ah! je ne sais pas ce que je ferais...

JEANNETTE.

Je l'entends, je crois.

PÉTERMANN.

Je vas lui présenter mes satisfactions.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRY.

(Henry est pâle, défait, mais il tâche de paraître calme ; il entre sans parler et va s'asseoir près de son bureau.)

JEANNETTE, *bas à Pétermann.*

Mon Dieu ! comme il est pâle !

PÉTERMANN.

Oh ! il lui est arrivé quelque chose, c'est sûr... Ça me fait mal de le voir comme ça... Mais j'ose pas lui parler.

HENRY, *sans se retourner.*

Qu'on me laisse !

PÉTERMANN, *bas à Jeannette.*

Pauvre cher homme ! C'est égal, je ne m'en irai pas sans l'avoir vu. *(Il sort avec Jeannette.)*

SCÈNE XII.

HENRY, *seul.*

C'en est fait... je ne puis même plus douter de mon malheur. Ah ! ce n'est pas son amour seul que je regrette, c'est tout mon avenir... mon bonheur détruit ! mon bonheur... depuis quelque tems il avait cessé, mais je me flattais toujours qu'il renaîtrait... J'espérais encore ces jours si doux d'autrefois... Tout est perdu... Comme elle était pâle et tremblante en me rencontrant à la porte de cette maison ! Elle a fui, et pour toujours, je l'espère... Des pensées de mort, de vengeance, avaient un moment égaré ma raison.

AIR de Prévillo.

Je me disais : ah ! de son déshonneur,
Pour me venger instruisons sa famille.

Mais le devoir vint parler à mon cœur ,
Et me fit souvenir que j'avais une fille...
Si quelque jour ce secret est connu.
La pauvre enfant , en parlant de son père ,
Pourra dire : il n'a pas voulu
Flétrir le nom que me donna ma mère.

J'ai eu la force d'attendre que ce Dalville sortît de chez lui , et au café Anglais, où je l'ai suivi, un motif frivole m'a fourni l'occasion de l'insulter; il m'aura bien deviné. Dans une heure nous nous battons , nous nous battons ! ah ! cette idée me fait du bien. Et rien d'elle ! pas un mot de regret ! pas une expression de repentir !... Ah ! tant mieux , cela me rend tout mon courage... Si dans ce duel le sort me favorise, je quitte la France, je change de nom... Oh ! oui, je ne veux plus garder celui qu'elle a déshonoré... je confierai ma fille à ma mère, Firmin et Jenny veilleront aussi sur elle et m'en donneront des nouvelles... Oui... dès demain... c'est décidé...
(*Il s'assied près de son bureau ; Pétermann entre doucement par le fond.*)

SCÈNE XIII.

PÉTERMANN, HENRY.

PÉTERMANN.

Ma foi ! tant pis, je me risque... Il nous a renvoyés, c'est vrai... mais il a l'air souffrant, malheureux, et ça me taquinait de quitter ainsi un homme qui m'a montré tant de bonté... Quoique ivrogne on a un cœur. (*Il s'approche de Henry.*) Monsieur, je vous demande ben pardon si c'est encore moi, mais...

HENRY, *vivement.*

Quoi !... on ne me laissera pas un instant à moi-même !

PÉTERMANN.

Si, monsieur... si, j'vas vous laisser avec vous...

HENRY, *plus doucement.*

Ah ! c'est vous, Pétermann ?

PÉTERMANN.

Oui, monsieur, c'est Pétermann, à qui vous avez si sou-

vent rendu service.. et qui aurait ben voulu prouver une fois son attachement... son dévouement... surtout lorsque monsieur ne paraît pas extrêmement satisfait.

HENRY, *à part.*

Son attachement!... voilà donc encore quelqu'un qui m'aime... (*Haut.*) Que faites-vous maintenant, Pétermann?

PÉTERMANN.

Ma foi! pas grand'chose... J'étais indéterminé..... j'avais presque une idée de me marier.

HENRY, *avec feu.*

Vous marier?... non, non, Pétermann... croyez-moi ne vous mariez pas...

PÉTERMANN.

Au fait, monsieur pourrait bien avoir raison, et...

HENRY.

Pétermann, aimez-vous beaucoup votre état?

PÉTERMANN.

Mon état?... du tout..... C'était pas ma vocation que les culottes... Je n'y ferai jamais de progrès.

HENRY.

Écoutez-moi... si un obstacle imprévu ne change pas tous mes projets, ce soir je compte quitter Paris et voyager... long-tems peut-être... voulez-vous me suivre? non comme domestique, mais comme mon compagnon fidèle?

PÉTERMANN.

Si je le veux!... eh ben! oui, morbleu! je le veux... (*A part.*) Ma foi! tant pis pour mamzelle Jeannette, mais la reconnaissance doit passer avant l'amour. (*Haut.*) Je serai votre jockey, votre valet de chambre... votre cuisinière, car je suis certain que vous ne me traiterez jamais de manière à m'humilier.

HENRY.

Non, sans doute, mais vous avez un défaut.

PÉTERMANN.

Je sais ce que vous voulez dire... je me grise!-c'est vrai... mais vous m'occuperez, ça me corrigera.

AIR de *Lantara*.

Pourtant , j' n'ose pas vous promettre ;
Car je vous mentirais , je crois ,
Qu'à l'eau pour toujours j' vas me r'mettre ;
Mais permettez-moi tous les mois
De me griser... seul'ment un' petit' fois.
Gai compagnon , l' bon vin dans ma misère
V' fit oublier l' mauvais tems , les soucis ,
Quand l' soleil luit et que l' sort est prospère ,
On ne doit pas oublier ses amis.

HENRY.

Allez faire vos apprêts , et revenez ici . . . J'ai besoin de vous.

PÉTERMANN.

Ça suffit , monsieur . . . (*A part.*) Au diable les vestes , les gilets . . . deux mots d'adieu à mamzelle Jeannette . . . elle dit qu'elle n'est pas pressée ; eh bien ! elle attendra mon retour . . .
(*Il sort en courant*)

HENRY, *seul ; il regarde à sa montre.*

Encore un quart d'heure ! . . . comme le tems marche lentement . . . mais j'oublie que j'ai besoin d'un second . . . il faut que ce duel soit connu et que l'on croie partout qu'une querelle au café en a été la seule cause.

SCÈNE XIV.

HENRY , BÉLAN.

BÉLAN, *d'un air joyeux et sautillant.*

Ah ! me voilà , mon ami , me voilà ; je suis enchanté de te trouver . . . Partage mon bonheur . . . Décidément c'est bien moi qui avais tort . . . Je puis marcher tête levée .

HENRY, *avec colère.*

Eh morbleu ! que signifie cela ? . . . Est-ce pour m'insulter , me braver , que tu viens me tenir de pareils propos ? . . .

BÉLAN.

Eh ben ! . . . qu'est-ce que tu as donc . . . qu'est-ce qu'il lui prend . . . Je veux l'insulter à présent . . . Comment ! . . . quand je viens épancher mes confidences dans le cabinet d'un ami , c'est ainsi qu'il me reçoit . . . Ah ! Blémont ! . . . vous me faites de la peine , vous m'affectez . . .

(49)

HENRY.

Pardon pardon je ne sais ce que j'avais.

BÉLAN.

A la bonne heure . . . je te retrouve . . . mon ami, apprends que ma femme est innocente comme l'oiseau qui vient de naître . . . c'était pour une quête au profit des pauvres qu'elle avait donné rendez-vous au marquis sur les boulevarts neufs.

AIR du premier prix.

Elle avait pris un fiacre à l'heure ,
J'en sais l' motif , écoute bien :
Lorsqu'elle quittait sa demeure ,
C'était pour faire un peu de bien.
Depuis long-tems son ame pure
Me cachait son humanité ,
Je sais , depuis cette aventure ,
Qu' ma femme est dam' de charité.

O Armide ! que ton innocence me fait plaisir ! je peux dire que ça me fait bien plaisir !

HENRY , *il regarde sa montre.*

Voilà l'heure . . .

BÉLAN.

Tu veux savoir l'heure ?

HENRY.

Bélan . . . tu es mon ami ? . . . tu vas me rendre un service . . .

BÉLAN.

Un service . . . pourquoi pas ?

HENRY.

Tu vas venir avec moi . . .

BÉLAN.

Avec toi . . . Tu vas sans doute faire ton second déjeuner ?

HENRY , *prenant ses pistolets dans son bureau.*

Je vais me battre.

BÉLAN.

Te battre ! Allons donc c'est une mauvaise plaisanterie . . . Et pourquoi te battre ?

Un de plus.

(50)

HENRY.

Pour opinion... une dispute sérieuse au café *Anglais*.

BÉLAN.

Ah ! scélérate de politique , mais avec qui te bats-tu ?

HENRY.

Tu le verras , viens , tu seras mon témoin...

BÉLAN.

Ha ça... mais... un instant... que diable !... jolie partie que tu me proposes ; et Armide qui m'attend pour aller au panorama de Navarin... C'est très-ridicule... c'est arbitraire ce que tu fais là... ça n'a pas le sens commun...

HENRY.

Il faut me suivre.

BÉLAN.

Tu n'iras pas... j'arrangerai l'affaire.

HENRY.

Non !... il faut qu'un de nous deux reste sur le terrain.

BÉLAN, *à part*.

Ça ne sera pas moi d'abord... (*Haut.*) Je te préviens que je ne me battrai pas... ça n'entre pas dans mes principes...

HENRY.

Eh ! non , c'est moi... moi seul qui me battrai...

BÉLAN.

Alors je me dévoue... (*Pétermann paraît au fond et attend.*)

FINAL.

AIR de *Panseron*.

HENRY.

Je vais donc laver mon offense.
Ah ! cet espoir fait palpiter mon cœur !...
Viens , tu vas servir ma vengeance ;
Ne tardons plus , il y va de l'honneur.

BÉLAN, *à part*.

Veille bien sur mon sort ,
Je t'en supplie ,
Femme chérie...

(51)

Ton époux , ton trésor ,
Est entre la vie et la mort.

BÉLAN.

Il faut seconder sa vengeance ,
Et je n' sais pas ce qui caus' sa fureur ;
N'import' , je fais serment d'avance
De ne pas m' battr' , je te jur' sur l'honneur.

PÉTERMANN , à part.

Il faut seconder sa vengeance ,
Et je n' sais pas ce qui caus' sa fureur ;
N'import' je fais serment d'avance ,
De l' suivr' partout , je le jur' sur l'honneur.

HENRY.

Je vais donc laver mon offense , etc.

(*Henry entraîne Bélan.*)

ENSEMBLE.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Aux eaux du Mont-d'Or. Une tente élégante ouverte sur des jardins ; meubles, table de jeu, une harpe. A gauche et à droite pavillon avec persiennes, faisant face au public.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROQUENCOURT, HENRY, CAROLINE, SAINT EDMOND, UN ANGLAIS, VOYAGEURS, DAMES.

(*Au lever du rideau tout le monde est rassemblé sous la tente : Caroline assise parcourt le Journal des Modes ; Henry près d'elle paraît rêveur ; Roquencourt et les autres se promènent ou causent.*)

CHŒUR.

AIR de Zampa.

Célébrons ces campagnes ,
Ces vallons, ces coteaux ;
Au milieu des montagnes ,
Quel plaisir d'être aux eaux !

CAROLINE.

Le plaisir nous réveille ,
La souffrance s'endort ,
On se porte à merveille
Quand on est au Mont-d'Or.

REPRISE DU CHŒUR.

Célébrons , etc.

ROQUENCOURT, *a quelques personnes.*

Comme je vous disais, messieurs, c'était devant Dugazon, le fameux Dugazon, je jouais le rôle de Crispin des *Folies Amoureuses*. . . j'y étais très-bien.

CAROLINE.

Voilà encore mon oncle lancé dans ses souvenirs de théâtre.

ROQUENCOURT.

J'ai été fou de la comédie... première force d'acteur.

L'ANGLAIS.

Le journal il était pas intéressant du tout.

SAINT EDMOND, à *Caroline*.

Mademoiselle s'occupe de celui des modes... c'est bien naturel.

CAROLINE, regardant *Henry* à la dérobée.

Non, monsieur, ce n'est pas cela qui m'occupe.

SAINT EDMOND.

Nous sommes heureux que la Faculté ait bien voulu ordonner à mademoiselle les eaux du Mont-d'Or.

CAROLINE.

Mais, monsieur, ce voyage était indispensable... mon oncle sait bien qu'il y a un an, j'ai pensé mourir.

HENRY, se levant vivement.

Est-il possible ?

CAROLINE, à part.

Ah ! il a parlé pourtant !

ROQUENCOURT.

J'adore les eaux, moi, je suis fou des eaux... je me suis trouvé, il y a trente ans, à celles de Plombières avec M^{lle} Contat, la fameuse Contat. (*A Henry.*) Avez-vous connu M^{lle} Contat, monsieur Dalbreuse ?

HENRY

Non, monsieur.

ROQUENCOURT.

Ah ! monsieur, quelle actrice ! quel talent ! quelle ame ! . . . Nous jouâmes la comédie entre nous, pour nous amuser, et je fis pleurer toute la société... oui, pleurer, dans le Pasquin du *Dissipateur*, en disant : *Le peu que je possède...* Il y a beaucoup de manières de dire cela... Dugazon le déclama : moi je soutiens qu'il ne faut y mettre que de la vérité... *le peu que je possède...* et je voyais des larmes rouler dans tous les yeux... *Le peu que je...*

CAROLINE.

Ah ! de grâce, mon oncle ! est-ce que vous voulez nous faire pleurer aussi ?

ROQUENCOURT.

M^{lle} Contat me dit, après la représentation : « Tu » as joué divinement... (elle me tutoyait) ; tu as joué » comme un ange , mais tu ne sais pas mettre ton rouge : » places-en beaucoup sous les yeux , tu les as déjà brillans , » ils le seront encore plus... ensuite va en mourant der- » rière les oreilles , et très-peu au bas de la figure... » Je suivis ses conseils... (*Bas à l'Anglais.*) Et je fis dix conquêtes de plus chaque fois que je jouai.

L'ANGLAIS.

Yes, je comprenais pas.

CAROLINE.

Mais il me semble que voici l'heure de la promenade ?

LES VOYAGEURS.

Oui, oui, à la promenade !

CAROLINE, à Henry.

Monsieur Dalbreuse, vous venez avec mon oncle, n'est-ce pas?... avec nous ?

HENRY, avec embarras.

Pardon, mademoiselle, il m'est impossible... des lettres pressées à écrire.

CAROLINE, avec dépit.

Ces messieurs seront sans doute moins occupés que M. Dalbreuse ?

SAINT EDMOND.

Toujours aux ordres de la beauté. (*Il lui offre la main.*)

CAROLINE, à part.

H n'a pas seulement l'air d'être jaloux.

ROQUENCOURT, à l'Anglais.

Sir John, je ferai tantôt votre partie de trictrac, mais je vous préviens que j'y suis fort... C'est Dazincourt qui me l'a montré... un jour nous y jouâmes une de ses perruques ; c'était sa perruque du... de... c'est singulier, j'ai le nom du rôle sur le bout de la langue, et je ne peux pas....

CAROLINE.

Mais, mon oncle, l'heure se passe.

ROQUENCOURT.

C'est juste... c'est juste... diable de perruque, va !... enfin le nom me reviendra.

CHŒUR PRÉCÉDENT.

Célébrons ces campagnes, etc.

(*Tout le monde sort : Henry salue Caroline avec respect ; elle y répond avec froideur.*)

SCÈNE II.

HENRY *seul.*

M^{lle} Derbin est piquée contre moi, je le vois..... je passe à ses yeux pour un original, un homme impoli peut-être... n'importe, je dois éviter de me trouver trop souvent avec cette séduisante Caroline... Malgré sa légèreté, je la crois sensible ; j'aime ce caractère d'artiste, cette franchise qui semble la mettre au-dessus des préjugés du monde... Mais chassons ces idées, je ne dois plus aimer, je ne dois plus être aimé... Mes souvenirs, rien que mes cruels souvenirs... Les dernières lettres de Firmin sont singulières... pas un mot de... celle que je dois oublier... Me cacherait-il quelque chose?... Guéri de sa blessure, ce Dalville est parti pour l'Italie..... Quant à moi, ignoré ici sous un nom supposé, je sais qu'à Paris, on m'accuse d'avoir délaissé, abandonné ma femme..... Ah ! tant mieux, qu'on me croie coupable !...

SCÈNE III.

HENRY, PÉTERMANN.

PÉTERMANN.

Je demande pardon à monsieur de le déranger : heureusement, monsieur est seul.

HENRY.

Ah ! c'est toi, Pétermann?... Tu dois être surpris que nous soyons encore au Mont-d'Or : je ne voulais d'abord m'y arrêter que quelques jours, mais j'y ai été retenu malgré moi, par le charme de la société qui s'y rassemble.

PÉTERMANN.

Pardine ! vous avez raison... amusez-vous... vous avez

été assez triste dans le commencement de nos voyages ;
d'ailleurs le vin est bon ici.

HENRY.

On dirait que tu as quelque chose à me demander , à me
confier.

PÉTERMANN.

Oui , monsieur , je venais pour deux choses . . . la pre-
mière pour prier monsieur de me dire à quel quantième
nous sommes du mois.

HENRY.

Je devine pourquoi tu me fais cette question . . . Nous
sommes au quinze.

PÉTERMANN.

Bon , c'est mon jour.

HENRY.

Et tu y tiens.

PÉTERMANN.

Ce qui est convenu est sacré . . . Je vas m'en repasser
aujourd'hui pour un mois . . . La seconde chose c'est
qu'il est bon de prévenir monsieur , que si le vin est agréa-
ble au Mont-d'Or , les femmes y sont diablement curieuses.

HENRY.

Les femmes ! . . . d'où sais-tu cela ?

PÉTERMANN.

Depuis quelques jours , on ne cesse de tourner autour de
moi ; pour me faire jaser . . . D'abord l'hôtesse , les ser-
vantes . . . Comme on a vu que ça ne prenait pas , il y a une
petite dame qui , ce matin , s'est risquée elle-même.

HENRY.

Une dame !

PÉTERMANN.

Ou une demoiselle . . . Celle qui a un oncle qui gesticule
comme s'il jouait la tragédie.

HENRY.

M^{elle} Caroline Derbin ?

PÉTERMANN.

Justement.

HENRY.

Que t'a-t-elle demandé ?

PÉTERMANN.

Dam ! comme ça bien des choses, sans avoir l'air...
(*Imitant la voix d'une femme.*) « Y a-t-il long-tems que vous êtes au service de M. Dalbreuse, monsieur Pétermann ? — Deux ans, mademoiselle. — Il a l'air bien doux, M. Dalbreuse, mon bon Pétermann. — Mais il n'est pas méchant, ni moi non plus. — Et que faisait-il à Paris, mon ami ? » Je lui dis tout bonnement : « Il fait c'qu'il veut, c'est une habitude qu'il a contractée. » Sur c'coup-là, elle fit semblant de s'en aller, mais elle revint en sautillant sur ses pas, et voulant me glisser un jaunet dans la main, elle me dit bien bas : « Est-il marié ? »

HENRY.

Tu n'as pas dit, j'espère...

PÉTERMANN.

Fi donc !... j'ai pris le jaunet, par honnêteté, et j'ai répondu en saluant : Oui, mademoiselle, il est garçon... Si celle-là n'est pas curieuse, par exemple, je ne m'y connais pas.

HENRY.

C'est bien... laisse-moi... je n'ai pas besoin de toi.

(*Il réfléchit.*)

PÉTERMANN.

Ça se trouve bien... Alors, je vais me soigner... je vais me taper d'amitié.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

HENRY, puis CAROLINE.

HENRY.

Elle veut savoir qui je suis... quel est mon rang, mon état dans le monde... Mais aller jusqu'à demander si je suis marié... pourquoi cela ?... Depuis un mois que nous nous connaissons, je ne lui ai jamais dit un mot d'amour... Elle ne peut donc avoir aucun penchant pour moi... Non, non, son cœur est libre, et le mien tout entier au sentiment

de mon malheur. (*Il s'assied.*) Répondons à Firmin, car je suis en retard avec lui... Le tems passe si vite ici!

(*Il écrit.*)

CAROLINE, un morceau de musique à la main.

Oh! le charmant air, je veux le savoir tout-à-fait avant ce soir.

(*Elle va à la harpe.*)

HENRY, l'apercevant.

Quoi! c'est vous, mademoiselle? je vous croyais à la promenade.

CAROLINE.

Non, j'ai changé d'idée... et mon oncle aussi. (*Elle s'assied et arrange la musique : Henry va pour se lever.*) Oh! restez à votre place, monsieur, ou je croirais que je vous dérange... Un air nouveau... J'ai de la société maintenant.

HENRY, à part.

Oui... tachons d'oublier qu'elle est là... Achevons ma lettre à Firmin... (*Il écrit et la regarde à la dérobée : Caroline prélude sur la harpe. Henry se lève vivement.*) Qu'ai-je entendu?... cet air...

CAROLINE.

N'est-ce pas qu'il paraît joli... est-ce que vous le savez?

HENRY.

Non, mais une idée vague, seulement... je crois l'avoir entendu... (*A part.*) C'était l'air favori d'Eugénie.

CAROLINE.

Et il vous plaît?

HENRY.

Je l'aimais beaucoup... sans l'avoir jamais su parfaitement.

CAROLINE.

Eh bien! je vais vous l'apprendre; voyez comme je suis bonne... Laissez-moi d'abord l'essayer, et ensuite nous le chanterons ensemble.

(*Elle joue sur la harpe l'air d'Eugénie au premier acte.*)

HENRY, à part.

Quel souvenir doux et cruel!

(*Il tombe absorbé sur sa chaise.*)

CAROLINE.

Eh bien ! monsieur , voilà comme vous écoutez votre professeur ?

HENRY.

Mademoiselle , de grâce , ne me faites plus entendre cet air . . . il produit en moi une émotion . . . (*Avec abandon.*) Vous ne voudriez pas me rappeler des chagrins que chaque jour je m'efforce d'effacer de ma mémoire ?

CAROLINE , *avec intérêt.*

Des chagrins ? . . . ah ! pardon , pardon , monsieur . . . Je suis bien folle , bien inconséquente , mais je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu causer à quelqu'un un seul moment de peine . (*D'un ton plus léger.*) Convenez aussi , monsieur Dalbreuse , qu'il y a bien un peu de votre faute . Si l'on savait qui vous êtes . . . Chacun , ici , conte ses aventures , et vous seul vous gardez le silence .

HENRY.

C'est que probablement . . . je n'ai pas d'aventures à raconter .

CAROLINE.

Où que vous ne voulez pas les dire . Libre à vous , monsieur . . . quant à moi , je dis tout ce qui me regarde , parce que jusqu'ici je n'ai pas encore de secret à garder . . . Restée orpheline de bonne heure , j'ai toujours été traitée en enfant gâtée par mon bon oncle , M. Roquencourt . Enthousiaste des arts , j'ai visité avec lui toute l'Italie ; j'ai vu Rome et ses merveilles , Naples et son beau ciel , les ruines de Pompéïa ; j'ai admiré Venise avec ses douces nuits d'été et les barcaroles de ses gondoliers . . . Puis j'ai revu la France , rapportant de nobles souvenirs , un cœur encore libre , et ce caractère un peu fantasque que mes amis veulent bien me pardonner . Voilà tout , monsieur , et vous me connaissez maintenant comme si nous avions été élevés ensemble .

HENRY.

Riche et jolie , comment n'êtes-vous pas encore mariée ?

CAROLINE.

J'étais sûre que vous alliez m'adresser cette question . Eh mon dieu ! monsieur , est-il donc si urgent de se don-

ner un maître ? Je suis si heureuse avec mon oncle ! il est si bon pour moi !... En vérité, je crains de perdre ma liberté... Puis je vous avouerai franchement que je n'ai pas encore rencontré un homme qui méritât que je lui fisse tant de sacrifices.

HENRY.

Vous avez raison, mademoiselle ; ne hasardez pas le repos de toute votre existence en vous unissant à quelqu'un dont vous croiriez être aimée, et qui vous trahirait lâchement... non... ne vous mariez jamais.

CAROLINE.

Par exemple, monsieur, vous êtes le premier qui me teniez ce langage... Trahie, trompée par un mari... Vous avez donc une bien faible idée de mon mérite ?

HENRY.

Ah ! mademoiselle, pouvez-vous le penser ?

CAROLINE, *devenue tout-à-coup pensive.*

Peut-être n'avez-vous pas tort... non... je crois presque à vos paroles, quand je me rappelle quel fut le sort d'une jeune femme à qui tout promettait le bonheur... Pauvre Eugénie !

HENRY.

Eugénie !

CAROLINE.

C'était son nom. Quand je suis allé la voir à Paris, elle était mariée depuis deux ans. Un mariage d'inclination... Étonnée de ne plus recevoir une seule lettre d'elle, j'ai interrogé, j'ai écrit ; hélas ! j'ai appris qu'elle avait été bien cruellement désabusée ; le désespoir, l'abandon, voilà maintenant son partage.

HENRY.

Et vous connaissez cette jeune dame, son mari ?

CAROLINE.

Son mari, non, je ne l'ai jamais vu ; je sais seulement qu'il s'appelait Blémont.

HENRY, *à part.*

Blémont !... plus de doutes.

(61)

CAROLINE.

Vous êtes indigné, n'est-ce pas ? Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

HENRY.

Rien, rien, mademoiselle.

CAROLINE.

Mais si, vous êtes troublé, agité... En vérité, monsieur, je ne sais comment faire... je veux chanter, et vous m'imposez silence ; je parle sérieusement, et je vous vois changer de figure. Il faut avouer que vous êtes un homme inexplicable, ou moi alors une personne bien insupportable.

HENRY.

Croyez, au contraire, que personne plus que moi ne rend justice à vos qualités, aux charmes de votre esprit et de votre personne... Mais si vous saviez, si vous pouviez connaître...

CAROLINE.

Quoi donc, monsieur ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROQUENCOURT.

ROQUENCOURT, *accourant*.

Ah ! je le tiens enfin !

CAROLINE, *à part*.

Mon oncle... quelle contrariété !

ROQUENCOURT.

Je tiens le nom de la perruque... c'était celle de Sganarelle... Je la gagnai par un carme qui me donna douze points... Dazincourt en sauta de dépit en s'écriant : « Je ne jouerai plus avec toi. » Il me tutoyait aussi... (*Regardant en dehors.*) Ah mon dieu ! on dirait qu'il pleut... oui, une averse superbe. Voilà nos pauvres promeneurs qui reviennent trempés, traversés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAINT EDMOND, L'ANGLAIS,
PROMENEURS.

(*Les uns ont des parapluies, les autres ont couvert leurs chapeaux de leurs mouchoirs.*)

CHŒUR.

AIR de *Robert le Diable*. (*Si l'or est une chimère.*)

Nous qui craignons la poussière,
Là-bas voyez comme il pleut,
Si le ciel nous fait la guerre,
Mes amis, sauve qui peut!

SAINT EDMOND.

Conservez donc un nœud de cravate avec des tems pareils!

L'ANGLAIS, *secouant son chapeau.*

Il faisait beaucoup de brouillard en France.

ROQUENCOURT, *qui vient d'examiner les journaux.*

Dites donc, dites donc, puisqu'on ne se promène plus, vu l'humidité, écoutez un peu cette cause rapportée par la *Gazette des Tribunaux*, il s'agit d'un mari qui attaque sa femme en séparation, parce qu'il prétend.....

HENRY, *vivement.*

Mais, monsieur, il me semble que la lecture d'un pareil procès.....

ROQUENCOURT.

Oh! cela peut se lire devant les dames... il n'y a rien d'inconvenant; m'y voici.

HENRY, *à part.*

Maudit homme!

ROQUENCOURT.

Hum! hum! (*Lisant.*) « Une cause fort plaisante, surtout par les détails, a été plaidée aujourd'hui... Demoiselle Armide-Constance-Fidèle de Beausire avait épousé le sieur Ferdinand Bélan... »

HENRY.

Bélan!... ce serait lui?...

SAINT EDMOND.

Comment ! vous le connaissez ?

HENRY.

J'ai connu effectivement quelqu'un de ce nom-là à Paris...
Mais voici notre hôtesse... que nous veut-elle ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Je demande bien pardon à la société de la déranger, c'est une demande, une prière que je voudrais adresser à mademoiselle.

CAROLINE.

Quoi donc, madame ?

L'HOTESSE.

Nous avons ici une jeune dame française, qui paraît fort intéressante.

CAROLINE.

Eh bien ?

L'HOTESSE.

Elle est seule, n'a pour société que sa femme de chambre, ne sort jamais de chez elle, et je crains que l'isolement, l'ennui n'altèrent encore sa santé.

CAROLINE.

Il faut lui conseiller de descendre au salon... pour se distraire un peu.

L'HOTESSE.

Elle est là... dans le jardin, mais elle est si timide, si tremblante...

CAROLINE.

Qu'il faudrait quelqu'un pour la présenter... lui donner la main... je vous comprends... venez, madame.

(Elle sort avec l'hôtesse.)

HENRY, à part.

Cela fera peut-être oublier le journal.

ROQUENCOURT.

Je gage que c'est une Nina... une folle par amour.

SAINT EDMOND, *regardant au fond.*

M^{elle} Derbin amène notre jeune voyageuse. Il paraît, monsieur Roquencourt, que c'est même une connaissance de M^{elle} votre nièce ?

HENRY, *regardant en dehors avec les autres.*

Qu'ai-je vu ? mes yeux ne m'abusent – ils pas ? . . . oui, c'est bien Eugénie. Tâchons de nous contenir. (*Il se tient sur le devant de la scène.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EUGÉNIE, CAROLINE.

(*Caroline tient Eugénie par la main ; celle-ci est pâle et a l'air souffrant.*)

TOUS, *Chœur nouveau de M. Doche.*

Espérance,
Patience,

Oubliez votre souffrance.

Espérance,
Patience,
Près de nous
Remettez-vous.

HENRY, *à part, regardant Eugénie.*

Qu'elle est pâle,
Sans rivale,
Sans égale,
Autrefois !...
Eugénie,
Si jolie,

Est-ce vous que je revois,

EUGÉNIE, *saluant à droite et à gauche.*

D'un soin si touchant,
Mon cœur reconnaissant...

(*A part, apercevant Henry.*) Lui ! quel souvenir !

Ah ! je me sens mourir.

(*Elle se laisse tomber sur une chaise.*)

TOUS.

Qu'a-t-elle, grands dieux !

(*Henry fait un mouvement involontaire pour aller vers elle, puis il s'arrête brusquement.*)

EUGÉNIE.

Pardon, je me sens mieux.

HENRY, *à part.*

Je ne sais pourquoi
Je la plains malgré moi.

REPRISE DU CHŒUR.

Espérance,
Patience, etc.

ROQUENCOURT, *à part.*

C'est cette pauvre M^{me} Blémont!

EUGÉNIE.

Tu es trop bonne, ma chère Caroline. (*A part.*) Mon Dieu! je n'ose plus lever les yeux.

CAROLINE.

Et... tu es venue ici seule?

EUGÉNIE.

Oui, seule, toujours seule.

CAROLINE.

Nous tâcherons de te faire oublier tes souffrances. (*A Henry.*) Mais venez-donc nous dire quelque chose... En vérité, je ne sais ce que vous avez aujourd'hui, mais vous êtes bien peu aimable, monsieur Dalbreuse.

EUGÉNIE, *à part.*

M. Dalbreuse!... Il a quitté son nom!

ROQUENCOURT.

Ah! pour distraire un peu madame, si je reprenais la lecture de la *Gazette des Tribunaux*...

HENRY, *vivement.*

Oh non, monsieur! je vous en prie...

CAROLINE.

M. Dalbreuse a raison. (*A part.*) Comme il est agité!...

L'HOTESSE, *entrant.*

Je viens annoncer un nouveau voyageur... il m'a demandé, en arrivant, où l'on se réunissait... il désire se présenter à la société avant l'heure du dîner; c'est un monsieur qui arrive de Paris, il se nomme Ferdinand Bélan.

TOUS.

Ferdinand Bélan!

Et de plus.



(66)

HENRY, *à part.*

Bélan ici, je suis perdu ! . .

SAINT EDMOND.

Eh mais ! c'est le nom du monsieur de la *Gazette*.

HENRY, *à part.*

Si je pouvais l'avertir.

BÉLAN. *en dehors.*

Par ici, vous dites ? . . bien, bien . . .

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BELAN.

(*Henry tâche de se tenir à l'écart du côté opposé à Eugénie.*)

BÉLAN.

Mille gracieux saluts à l'aimable société . . je demande bien pardon de me présenter en bottes. (*A part.*) Elle est bien la réunion, elle est très-bien ; voilà une jolie femme . . Quant à l'autre, je la verrai plus tard . .

ROQUENCOURT.

Monsieur, de notre côté, nous . .

BÉLAN.

De votre côté . . Ah ! vous êtes bien bon . .

CAROLINE, *à part.*

Qu'il a l'air sot, cet homme . . (*Bélan se retourne et salue profondément Caroline.*)

SAINT EDMOND.

Monsieur vient de Paris ?

BÉLAN.

Oui, monsieur, de Paris directement c'est-à-dire que je me suis arrêté à Clermont pour manger de la pâte d'abricot.

SAINT EDMOND.

Monsieur porte un nom qui ne nous est pas inconnu . . . seriez-vous parent de ce M. Bélan dont parle la *Gazette des Tribunaux* ?

BÉLAN.

Je fais plus que d'être son parent, je suis moi-même l'individu en question ; oui, messieurs, je suis cet infortuné ! . . (*A part.*) Comme ils m'examinent tous . . j'en étais sûr,

depuis que j'ai été mis dans la *Gazette*, dès qu'on m'entend nommer, on me regarde comme si j'étais Voltaire ou le roi de Prusse...

HENRY, *à part.*

Si je pouvais m'éloigner sans être vu...

BÉLAN, *se tournant vers Henry.*

Eh mais ! je ne me trompe pas... c'est ce cher ami que je n'ai pas vu depuis deux ans... ce cher Blémont... (Il l'embrasse.)

HENRY, *bas à Bélan.*

Tais-toi, malheureux !

BÉLAN

Malheureux !

EUGÉNIE, *bas.*

Les forces m'abandonnent.

CAROLINE, *bas.*

Il l'a nommé Blémont...

ROQUENCOURT, *à part.*

Comment!... il a dit Blémont...

CAROLINE.

Monsieur se trompe, sans doute, car c'est à M. Dalbreuse qu'il parle.

HENRY, *à part.*

Que dire...

BÉLAN.

Comment ! tu te nommes Dalbreuse maintenant ? Ah ! je devine, c'est depuis qu'il a quitté sa femme qu'il a changé de nom.

CAROLINE, *à part.*

Quitté sa femme!..

EUGÉNIE, *à part.*

Ah ! fuyons!... (Elle veut se lever et retombe.) Je ne puis...

SAINT EDMOND.

Ah mon dieu ! cette dame se trouve mal...

BÉLAN, *s'approchant d'Eugénie.*

Une dame se trouve mal... Attendez... j'ai des sels... Eh mais!... mon ami, c'est ta femme, cette dame-là...

TOUS.

Sa femme!..

CHŒUR.

AIR : *Marche de Marie.* (D'HÉROLD.)

BÉLAN, *à part.*

Je conçois leur surprise extrême ,
Le cher ami dissimulait...
Sans y penser , à l'instant même ,
Je viens de trahir son secret.

HENRY, *à part.*

Ah grand dieu ! quelle peine extrême !
En ces lieux chacun me connaît !
Et c'est Bélan qui vient lui-même ,
Ici de trahir mon secret.

CHŒUR.

Pour nous quelle surprise extrême !
C'est sa femme , il nous le cachait.
C'est son ami qui vient lui-même
Ici de trahir son secret.

(*A la fin du morceau on emmène Eugénie dans le pavillon à droite ;
Henry s'est éloigné quelques instans auparavant.*)

SCÈNE X.

BÉLAN, *seul.*

Ma foi ! je tombe de surprise en surprise , d'émotion en stupeur... je le reconnais , c'est assez naturel... s'il voulait se déguiser , il aurait dû au moins mettre des lunettes bleues... et puis je vois sa femme , et je dis... c'est ta femme.. je ne pouvais pas dire : c'est ta sœur , ou c'est ta tante ! je croyais , moi , les voyant ici tous les deux , qu'ils s'étaient remis ensemble... mais il paraît , au contraire , qu'il est toujours très-mal avec son épouse... Ma foi ! moi , j'ai plaidé avec la mienne ; et ce qu'il y a de plus drôle , c'est que j'ai perdu mon procès... A-t-on jamais vu ce farceur de tribunal qui ne veut pas que ça me soit arrivé... c'est unique , quand je suis sûr de mon fait... les juges ont été influencés.

AIR nouveau de M. Doche.

De par la loi (bis.)

Un jugement me le rappelle ,
Armide m'a gardé sa foi ;
Elle est vertueuse et fidèle ,
De par la loi.

De par la loi (bis.)

Si jamais mon épouse est mère ,

On conçoit bien mon rôle à moi ,
Je suis naturellement père ,
De par la loi.
Je suis papa, de par la loi.

Quant à l'ami Blémont, il paraît que c'est ici comme à Paris : tout le monde le croit un perfide, un tyran domestique, c'est-à-dire, tout le monde, excepté moi... je sais la vérité, à présent : la délicieuse Lucile, à qui j'ai tourné la tête en walsant à Romainville, m'a tout conté... et dire qu'il s'entête à faire le martyr... Par exemple, voilà ce que je ne lui pardonne pas... j'appelle ça orgueil et vanité, je n'ai pas agi comme ça, moi... oh ! c'est que je n'entends pas raison sur ce chapitre-là... je suis très-chatouilleux là-dessus... Aussi, au moindre soupçon, j'allais en faire part à mes amis et connaissances, et une fois sûr de la chose, tout de suite devant les tribunaux, dans les journaux, dans les gazettes... Si j'avais osé, je l'aurais fait afficher à ma porte, voilà ce que j'appelle attaquer le vice de front... Mais voici mon entêté...

SCÈNE XI.

BELAN, HENRY, PUIS ROQUENCOUT, CAROLINE.

HENRY, à lui-même.

On l'a transportée dans ce pavillon, et je n'ai pas osé y pénétrer ; je suis d'une inquiétude (*Allant vers Roquencourt et sa nièce.*) Répondez-moi, je vous en prie, cet évanouissement a-t-il enfin cessé ?

ROQUENCOURT.

Monsieur Blémont, certainement... dans les circonstances où nous sommes... Caroline, fais-moi le plaisir de lui répondre.

CAROLINE.

Ma présence, monsieur, doit vous dire que mon amie se trouve mieux... Tout le monde n'a pas, pour ses souffrances, l'indifférence de son mari, car il est donc vrai, monsieur, que vous êtes son mari ?

HENRY.

Oui, mademoiselle.

CAROLINE.

Vous êtes marié, et vous nous l'aviez caché.

HENRY.

Je devais en faire un mystère.

BÉLAN, *à part.*

Oh ! le séducteur... le fait est qu'elle est délirante, cette demoiselle.

CAROLINE.

Ainsi, ce que l'on nous a dit de vous est vrai... sans raisons, sans sujet légitime, vous avez abandonné votre femme.

HENRY, *avec effort.*

Oui, mademoiselle.

BÉLAN, *à part.*

Il y tient.

ROQUENCOURT, *à part.*

Par exemple, il ne cache pas ses torts.

CAROLINE.

Ah ! votre conduite est affreuse !... se faire passer pour ce qu'on n'est pas, n'avoir pas assez de confiance pour nous dire... Au fait, que nous aurait-il dit ? Qu'il avait abandonné sa femme, son enfant... non, il fallait mieux paraître aimable, laisser croire qu'on était libre, et cacher des projets coupables sous les dehors de l'amitié....

HENRY.

Ah ! mademoiselle, un mot, un seul mot qui pût vous abuser, a-t-il jamais été prononcé par moi ?

CAROLINE.

Non, certainement, non... je ne sais ce que je dis : c'est moi qui suis une coquette, une insensée...

BÉLAN, *à part.*

Ah ! je comprends.

CAROLINE.

Laissez-moi du moins le bonheur de vous réunir à votre femme... vous venez d'être témoin de ses souffrances, souffrances dont vous êtes l'auteur... cela ne vous a-t-il pas touché ? Pourquoi n'être pas allé vous jeter à ses pieds ? implorer votre pardon ? votre cœur est-il donc insensible ?.. (*Se rapprochant.*) Monsieur Dalbreuse... ce nom me revient seul à la mémoire, il faut retourner avec votre femme... c'est votre devoir... ne le ferez-vous pas ?

(71)

BÉLAN, à *Roquencourt*.

Cette demoiselle est très-bien élevée, je suis touché. (*Il lui serre la main.*)

CAROLINE.

Pas un mot... mais répondez-moi donc, monsieur ?

HENRY.

Mademoiselle, je ne puis vous faire une promesse que je n'ai pas l'intention de tenir : M^m Blémont et moi nous sommes séparés pour jamais.

CAROLINE.

Pour jamais ! eh bien ! monsieur, vous me dictez ma conduite : moi aussi je vous dis adieu, et pour jamais.

ROQUENCOURT.

Bien, Caroline, très-bien !... J'ajouterai, moi, que M. Dalbreuse, dont la conduite me paraît maintenant fort claire, voudra bien oublier notre adresse que nous lui avons donnée à Paris.

HENRY.

Je me soumettrai à mon sort.

BÉLAN, à *part*.

J'ai un ami héroïque, un mari-modèle... mais je ne le souffrirai pas...

CAROLINE.

AIR : *Connaissez mieux la garde citoyenne.*

Adieu, monsieur, adieu donc pour la vie,
Nous vous avons donné notre amitié,
Mais puisqu'en vain ici je vous supplie,
Par la raison que tout soit oublié.

HENRY.

Ah ! du bonheur que le ciel me refuse,
Puisse, pour vous, s'embellir chaque jour !

CAROLINE.

Vous l'avez dit : « Trop souvent on s'abuse, »
Jamais d'hymen pour moi, jamais d'amour.

BÉLAN, *bas à Caroline.*

J'ai à vous parler.

CAROLINE.

A moi ?

BÉLAN.

Oui, et à vous aussi, vieillard agréable... chut !... c'est un secret.

ROQUENCOURT, CAROLINE.

Adieu, monsieur, etc., etc.

BÉLAN.

C'est un adieu, mais non pas pour la vie ;
Dans son secret, moi, je suis de moitié.
Et grâce à moi, bientôt, je le parie,
Ils lui rendront toute leur amitié.

HENRY.

Vous le voulez, adieu donc pour la vie.
Effacez-vous, souvenirs d'amitié ;
Plus de bonheur pour mon ame flétrie !
Par la raison que tout soit oublié.

(*Bélan sort avec Roquencourt et Caroline.*)

ENSEMBLE.

SCÈNE XII.

HENRY, PUIS L'HOTESSE.

HENRY.

Accusé ! condamné par elle, dont il m'eût été si doux de conserver l'estime ! Mais Eugénie, comment se trouve-t-elle ici ? le hasard seul sans doute l'aura amenée près de moi... pourtant, si le repentir avait pénétré dans son ame... non, elle ne m'a jamais aimé celle qui a pu me trahir... quittons au plus tôt le lieu qu'elle habite... mon départ augmentera, confirmera les soupçons qui m'accablent, et Caroline me méprisera peut-être... Ah ! cette idée est affreuse... je partirai pourtant, demain, aujourd'hui même... Ce n'est qu'auprès de mon Henriette que je puis retrouver un peu de calme. (*Il sonne.*)

L'HOTESSE.

Qu'est-ce que monsieur désire ?

HENRY.

Des chevaux de poste le plus tôt possible.

L'HOTESSE.

Quoi ! monsieur part ?

HENRY.

Oui... je suis pressé.

L'HOTESSE.

Il suffit, monsieur... il suffit... Ah ! j'oubliais... une lettre de Paris pour monsieur.

HENRY.

Je vous remercie. (*L'hôtesse sort.*)

SCÈNE XIII.

HENRY *seul.*

Voyons cette lettre ; elle est de Firmin... ah ! lisons, lisons vite : « Bien des changemens se sont opérés ici de » puis quelque tems : celle que vous m'avez défendu de » nommer votre femme, est partie de Paris depuis quinze » jours ; nous ne connaissons ni le but, ni le motif de son » voyage ; cependant, quelques mots sans suite ont pu nous » faire croire qu'on lui avait parlé de votre séjour au Mont- » d'Or, et des nouvelles connaissances que vous y aviez » faites. Avant son départ, ma chère Jenny, si injuste- » ment soupçonnée, avait vu votre Eugénie ; celle-ci re- » connaissant enfin combien elle avait eu tort de l'accuser, » lui a révélé le motif de sa faute... » — Grands dieux ! que veut-il dire ? — (*Continuant.*) « Le ciel m'est témoin, » a-t-elle dit, que la jalousie seule m'a égarée... Si je » l'avais moins aimé, jamais je n'aurais été coupable ; » mais, me croyant trompée par un époux que j'adorais, » j'ai voulu lui rendre les tourmens que j'éprouvais, j'ai » voulu cesser de l'aimer... » Je puis à peine me soutenir... malheureuse Eugénie... cruelle destinée !.. Achevons... « Chaque jour, votre pauvre petite fille redemande » sa mère, qui n'a pas osé la revoir... je ne sais que lui » répondre... Sa santé s'altère, et le devoir m'ordonne de » vous dire que son existence dépend de la résolution que » vous prendrez... » (*La lettre lui tombe des mains.*) Eugénie... Henriette... l'une fut bien coupable... mais mon enfant, dois-je la rendre victime des fautes de sa mère... Non... mon parti est arrêté... pour moi, le malheur, le malheur de chaque instant, mais mon Henriette vivra... Caroline !...

SCÈNE XIV.

HENRY, CAROLINE, PUIS EUGENIE à la fenêtre du pavillon.

CAROLINE.

Monsieur Blémont, je dois vous paraître bien inconséquente ; mais vous m'excuserez, j'en suis sûre, quand vous saurez le motif qui me ramène près de vous.

HENRY.

Comme vous paraissez agitée.

Un de plus.

CAROLINE.

Je suis si heureuse , maintenant . . . depuis quelques instans , mon sort , mon avenir est changé . . . Je ne me reproche plus le plaisir que j'ai d'être près de vous . . . Tout-à-l'heure je voulais vous fuir . . . à présent , je puis sans rougir revoir celui qui vient d'augmenter encore les droits qu'il avait à mon estime. (*En ce moment , on ouvre doucement la persienne du pavillon , Eugénie y paraît ; on la voit à moitié.*)

HENRY.

Que dites-vous , mademoiselle ?

CAROLINE.

Que je sais tout maintenant . . . M. Bélan m'a tout dit.

HENRY.

Grands dieux !

CAROLINE.

Et je vous accusais , je vous donnais tous les torts , tandis que loin d'être coupable , c'était des fautes d'une autre que vous vous laissiez généreusement accuser.

HENRY.

Ah ! silence , je vous en prie.

CAROLINE.

Jamais , je vous le jure , jamais je ne vous rappellerai ce qui vous a tant affligé ! Ah ! je conçois à présent pourquoi vous la fuyez . . . Je me croyais un obstacle à votre réconciliation , et je me serais reproché de rester près de vous . . . Mais maintenant , je serai fière de mon amitié pour vous ; peut-être mes soins vous feront-ils oublier vos chagrins , en vous prouvant qu'il est encore un cœur digne de comprendre le vôtre . . . Eh bien ! vous ne me dites rien . . . me serais-je trompée . . . ne voulez-vous pas même de mon amitié ?

HENRY.

Caroline . . . cette épreuve est cruelle , mais je dois vous dire toute la vérité.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc ?

(*Ici Eugénie s'avance un peu plus à la fenêtre.*)

HENRY.

Il faut nous séparer , pour ne plus nous revoir.

CAROLINE.

Nous séparer ?

HENRY.

Une lettre que j'ai reçue... un devoir impérieux... Sachez qu'aujourd'hui même j'emmène avec moi ma femme.

CAROLINE, *étonnée.*

Votre femme !

EUGÉNIE, *à part.*

Est-ce un rêve?... Ah ! tant de bonheur me tuerait !

HENRY.

Vous-même, ne m'en aviez-vous pas donné le conseil ?

CAROLINE.

Oui, oui, je m'en souviens... vous avez raison... Le pardon, pour elle... pour moi, une séparation éternelle.

HENRY.

Et pourtant je ne puis vous le taire... Au moment de vous perdre, Caroline, je sens qu'il m'eût été doux de vous consacrer ma vie entière, de vous redemander un bonheur que j'ai perdu pour toujours.

CAROLINE.

Taisez-vous, Henry, taisez-vous.

EUGÉNIE, *à part.*

Il l'aime... ah ! tout mon sang se glace.

HENRY.

Mais, mon enfant, ma pauvre Henriette, elle en mourrait.

CAROLINE.

Je vous comprends... Vous devez lui rendre une mère ; vous le devez, Henry.

HENRY.

Par pitié pour Eugénie, par amour pour Henriette.

EUGÉNIE, *à part.*

La pitié !... la pitié seule ! (*Elle fait de vains efforts pour se soutenir.*)

HENRY.

AIR de *Bélisaire.*

Je ne lui parlerai jamais
D'un passé qui brisa mon ame.
Mais pourrais-je, hélas ! désormais
Cacher mes regrets à ma femme ?
Ah ! lorsqu'ainsi fut trahi notre amour,
C'est un souvenir pour la vie ;
On peut bien pardonner un jour,
Mais jamais, hélas ! on n'oublie. (*bis.*)

(76)

EUGÉNIE, *qui, vivement agitée pendant ce qui précède, est sortie du pavillon.*

Henry!... grâce!... grâce au nom de notre enfant!
(*Elle s'évanouit; Henry la retient dans ses bras et la pose doucement sur une chaise que Caroline approche.*)

CAROLINE.

L'infortunée!

HENRY.

Quelle pâleur mortelle!... Au secours! au secours!...
Eugénie! reviens à toi!...

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ROQUENCOURT, DAMES, VOYAGEURS.

ROQUENCOURT.

Qu'y a-t-il?

HENRY.

Des secours! au nom du ciel!...

EUGÉNIE, *r'ouvrant les yeux.*

Henry! mon cher Henry!

HENRY.

Oui, c'est lui qui est près de toi... Plus de larmes!
plus de cruels souvenirs!

EUGÉNIE.

J'ai mérité mon sort.

HENRY.

Non, non... ne la croyez pas; c'est moi... moi seul
qui fus coupable... Mais tu me pardonneras. Désormais
tout est oublié... Nous sommes réunis pour toujours.

EUGÉNIE.

Il n'est plus tems... Henry, sois heureux, Caroline est
digne de toi... Un jour qu'elle serve de mère à ma fille...
Je meurs...

HENRY.

Morte! ah! je suis trop vengé!

(*La toile baisse.*)

FIN.

77783038



